N° 64 — 11me Année. Janvier 1925
Prix : 1 fr. 50

FORTVNIO

« CAHIERS DU SUD »

SOMMAIRE

Directeur-Administrateur JEAN BALLARD — *Directeur Littéraire* MARCEL PAGNOL

BUREAUX :
10, Quai du Canal
MARSEILLE

N° 13. — 10me Année. Janvier 1925.

FORTVNIO

La Mode du Journalisme

Ne réveillons pas les vieilles querelles, mais constatons que le journalisme est à la mode, très à la mode. Tout le monde se flatte plus ou moins d'être journaliste. Là où la vogue est la plus grande, c'est parmi les écrivains de la jeune génération. Tous, ou peu s'en faut, s'écrient, d'un air parfaitement convaincu : « Nous autres journalistes... » Pour un peu, ils se feraient photographier devant un « marbre », avec aux doigts la ficelle du metteur en page.

Que les temps sont changés ! Autrefois, quel mépris pour cette corporation de porte-plume. L'époque n'est pas lointaine où un rédacteur de feuilles publiques était décrié, chassé de la république des Lettres. Ce pauvre honteux s'y faufilait par l'entrée de service, et l'on s'en débarrassait en lui donnant quelque « mylord ». Maintenant, il passe par la grande porte, foule les tapis et s'asseoit à table avec les maîtres ; il est maître lui-même.

Pourquoi cet excès d'honneur après tant d'indignité ?

C'est qu'on a découvert que pour être apte à écrire un roman, il faut avoir été à l'école du reportage, qui est l'école de la vie. Cela n'est pas nouveau. Le conseil nous fut donné par Zola, il y a trente ans ; mais on l'avait dédaigné ou, peut-être, oublié.

Et puis la guerre vint, nous apportant avec le goût de

écrire une relation ordonnée, claire, vivante et rapide. Pas de dictionnaire : on doit courir ; on se relira le lendemain, dans le journal ; car l'inexorable secrétaire de la rédaction, qui ne connaît que l'horloge, vient de temps en temps vous arracher les feuillets sous la plume pour « activer la composition », heureux encore quand il ne vous coupe pas avec ses ciseaux la page commencée, vous laissant juste votre dernière phrase.

Ce journalisme-là, combien parmi les romanciers actuels l'ont pratiqué ?

On cite des noms : Pierre Mille, Pierre Mac Orlan, Henri Béraud, Léon Werth, René Bizet, Régis Gignoux, Roland Dorgelès, Henri Duvernois, Paul Brulat. Mais ceux-là se sont dégagés du reportage, ils ont réussi à lâcher les « chiens écrasés » et je les en félicite. Il en reste qui ne connaissent pas les honneurs du cinquantième mille et qui ne s'en orgueillissent pas outre mesure de leurs visites quotidiennes aux commissariats. N'est-ce pas Jean Piot, Pierre Bénard, James de Coquet, Hector Ghilini, Léon Bancal, Pierre Humbourg, Bernard Remacle, Georges Martin, André Guérin, Pierre Scize et tous ceux que j'ignore ou que j'oublie ?

Tous n'ont pas écrit *La Cavalière Elsa*, ou le *Martyre de l'Obèse* ou *Edgar*. S'ils ont fait une œuvre, ils n'ont pas trouvé le temps de conquérir un éditeur. Mais tous savent que c'est beaucoup plus embêtant d'abattre deux-cents lignes sur une panique dans le métro ou la visite des cimetières le jour des Morts, que de fignoler un chapitre de roman quand on a ses aises et qu'on ne travaille pas avec sa montre placée à côté de son écritoire.

Ces journalistes-là furent obscurs et méprisés jusqu'à ce jour. Maintenant on les tire de leur ombre un peu honteuse. Voici le *Monde des Journaux, tableau de la Presse Française contemporaine*, que viennent de publier MM. André Billy et Jean Piot. Cet excellent petit livre

donne au grand public une idée assez complète de ce qu'est le travail des journalistes. Les auteurs ont consacré trente pages au seul reportage. Ils n'ont pas tout dit, certes ; ils en ont assez dit cependant pour épargner à M. Prudhomme ses clichés imbéciles sur la corporation. Mais M. Prudhomme lira-t-il le *Monde des Journaux* ?

*
* *

Pour être journaliste, pour *faire voir* au lecteur ce qu'on a vu soi-même, il faut savoir décrire. Un reporter doit donc être écrivain. C'est Roland Dorgelès qui a dit : « Si l'art du conteur et du romancier consiste à donner l'illusion de la vie par le moyen de mots assemblés, tout bon reporter a en lui l'étoffe d'un bon conteur. »

Evidemment.

De son côté, Henri Béraud, voulant montrer les avantages pour le futur romancier de pratiquer le reportage, écrivait, il n'y a pas longtemps, dans l'*Eclair* :

« Le voyage hâtif, l'interview, le fait divers, le plancher des commissariats, les salles de banquets, la pénombre des tripots, la maison du crime, l'attente dans les antichambres, la conversation des valets, des policiers, des concierges, les confidences des célébrités, puis les retours au journal, sous la pluie, l'obligation de s'exprimer brièvement et clairement, de fermer les dictionnaires de synonymes et de résister aux fallacieux entraînements de la phrase, le devoir quotidien, enfin, de serrer la vérité, d'écrire ce qu'il faut écrire dans les termes mêmes où cela doit être écrit... Zola disait vrai : l'école du romancier moderne est là, non dans les bibliothèques. »

Cela est incontestable. N'empêche que le journalisme est une chose et la littérature une autre. « Si les journalistes étaient des hommes de lettres, dit fort justement Louis

Latzarus, dans sa réponse à Dorgelès (1) comment expliquerait-on que les jeunes journalistes soient obligés de sortir des journaux pour faire œuvre littéraire, et qu'une si grande envie les anime de se « libérer du reportage ? »

Non les journalistes ne sont pas des hommes de lettres, s'appelassent-ils Edouard Helsey, André Tudesq, Géo London, Emmanuel Bourcier ; non le reportage n'est pas de la littérature et il ne peut pas en être parce que la littérature c'est de l'art et que l'art est un choix, non une chose bâclée. On a pourtant mille fois raison de conseiller à l'apprenti romancier de faire du reportage, à condition d'ajouter : « Pas trop longtemps » ; comme on conseillerait au futur comédien de faire du music-hall pour l'habituer à *tenir* la scène.

Mais si le reporter reste reporter toute sa vie, sous prétexte que c'est encore manier une plume, alors même qu'il serait le prince du genre, il est perdu, perdu pour l'art.

*
* *

Il est singulier qu'ont ait attendu si longtemps pour tirer au jour cette vérité qu'un reporter a plus de mérite à torcher son fait-divers, les pieds mouillés, entre une heure et deux heures du matin, qu'un écrivain à écrire cent pages dans sa villa de la Côte d'Azur.

Mais pourquoi les romanciers qui n'ont jamais paru dans une salle de rédaction que pour y serrer au passage quelques mains amies, viennent-ils aujourd'hui nous faire accroire qu'ils sont du bâtiment ? Parce que c'est la mode, sans doute; parce que cela « fait bien ». Le

---

(1) *Nouvelles Littéraires* du 12 juillet 1924.

« sans-gênisme » a gagné jusqu'au monde des lettres ; on ne craint plus d'être un parvenu ; on étale fièrement ses modestes origines, et si l'on en manque, on s'en fabrique.

Un romancier que je ne nommerai pas, bien qu'il ait son nom aux étalages des libraires, me disait récemment à l'heure aigre-douce des récapitulations :

— Pourquoi t'es-tu attardé dans le journalisme ? Il fallait comme moi crever de faim deux ans de plus et rester libre.

Celui-là (au demeurant le meilleur des camarades) n'a jamais fait les chiens crevés ; il est pourtant de ceux qui se frappent les pectoraux en disant : « Nous autres journalistes... » et qui finissent par le croire.

Si le journalisme est une fille, pourquoi se vanter d'avoir couché avec elle ?

Si c'est un honneur, que ne l'avez-vous, messieurs, revendiqué plus tôt ?

André Négis.

Pour un grand mort

Quand le Bon Maître mourût, le plus affligeant fut d'entendre vitupérer ses amis de la veille. Bon nombre d'adorateurs, satellites qui s'écrasaient à sa porte, n'avaient pas attendu qu'il en passât le seuil pour ronger à belles dents son cadavre. Ainsi va le monde...

Mais ce que corsait l'infamie d'un joli ragoût de muffle était le souvenir du jubilé. On avait assisté à une dééfication. Des officiants de toutes les chapelles avaient entonné hypocritement le *Magnificat* et fait aux pieds du maître des onctions qu'ils savaient le prélude de l'embaumement. Cet hymne descendait en requiem dans leur cœur à double fond. On l'a bien vu quand, six mois plus tard, les bouches longtemps bridées en forme d'o se fendirent aux commissures et purent enfin baver à leur aise. Qu'attendre en effet d'un mort ? Recommandations, dîners, préfaces, espoirs d'académie, tout s'en allait avec cette bière. On pouvait hardiment piétiner dessus.

Et l'on a vu ce spectacle, qui fait mépriser à bon droit la *gendelettrie*, du patriarche encore nimbé d'apothéose, lâché de presque tous les siens et recueilli par la politique comme un trophée à l'encan. On a vu, on a lu cet abandon des « littéraires » qui l'avaient sacré prince des lettres et qui le livraient aux Pompes Funèbres, à l'Etat croque-mort pour esquiver une tâche encombrante ou peut-être une profession de foi. On a laissé méconnaître les volontés du peintre des humbles et du grand désabusé; on a permis que soit infligé à ce négateur de l'or-

dre établi le cortège des institutions, des académies des phraseurs, et l'ironie des baïonnettes.

Cela ne surprend guère celui qui sait l'égoïsme profond des gens de lettres, la rosserie des chers confrères, mais ce que navre tout profane comme tout lettré, c'est la volte-face de ceux-là mêmes qui disaient l'aimer, le changement cynique de ton, la mise à nu des haines couvées, l'étalage complaisant de l'hypocrisie et du mensonge. Sans respecter ce délai de la pudeur, ceux qui n'avaient vu jusque-là que les qualités du maître, en découvrirent subitement les défauts. Leur optique changea d'emblée. La « grande culture », le « goût classique », le « génie latin », « les raffinements d'humanistes », tous les solennels poncifs ressassés depuis quarante ans, tous les leit-motifs traités sur le monde majeur, se mirent à s'impréciser, à grisailler en mineur et l'on déchanta sur la corde grave. On se plaçait tout simplement de l'autre côté du fronton, on ne voyait plus qu'en creux.

Nous ne prendrons pas la peine de flétrir. Cette naïveté n'ajouterait qu'un ridicule tardif à leur cabotinage. Mais parmi les jeunes, dont nous sommes, nous avons souffert profondément de l'indifférence, quand ce ne fut pas de la haine, qui fit le silence autour du grand disparu, et ce qui nous a surtout affligés, c'est que la jeunesse, source de légendaires vertus, n'ait rien trouvé devant la misère de ses aînés, qu'elle n'ait pas jeté ces paroles ferventes, dont on salue tout vétéran de l'art qui s'en va.

Cette jeunesse, elle a ses moniteurs, il est vrai; elle ne cueille plus rien au *Jardin d'Epicure*; elle se moque de la culture en général et de l'esprit français en particulier: elle a de sérieuses raisons de s'éloigner de France. Mais l'étranger, lui, s'est incliné devant l'artiste qui résumait ses sympathies, qui donnait le « la » d'une littérature. La jeunesse d'aujourd'hui devait saluer ce grand mort. Or,

elle l'a conspué et pour cela s'est rendue un peu répugnante. Elle a manqué non seulement de tact, ce qu'on ne lui demande pas encore, mais de cœur, et ce qui est pire pour elle, de respect pour l'art. Elle a publié le *Cadavre*, comme on vomit Carnaval en foire; elle s'est souillée à cette besogne d'enfouisseuse, alors qu'elle avait un beau rôle : protéger la bière des salissures et faire observer la trêve pendant la veillée funèbre. Des voix isolées ont protesté çà et là, comme Duhamel, Montfort et d'autres; mais ceux qui prétendent parler pour les jeunes couches — ils se connaissent assez pour qu'il faille les nommer — ont entonné le chant de mort autour de cette mémoire et n'ont trouvé que des ordures à lui jeter.

Eh bien, il faudrait se souvenir qu'on ne se grandit jamais par la haine et surtout par le mépris, forme suprême de l'ignorance. La lecture d'Anatole France l'eut justement enseigné à ces exaltés qui se croient plus riches d'âme parce qu'ils ont changé de fanatisme. Nul n'a mieux compris son temps que le vieux pyrrhonien et nul ne fut plus indulgent aux formes nouvelles. Ce latin qui récitait Racine à table a bien préfacé Marcel Proust! Avec son fidèle Couchoud, il s'est penché sur l'Asie des mythes et des sages; il a pressenti toutes les questions dont s'angoisse la pensée moderne. Il possédait une sensibilité autrement exquise que la nôtre ; mais sa pudeur était d'un siècle où l'on excellait à la demi-teinte, aux grâces qui tempèrent, à l'ironie qui frôle. Evidemment cet art ennemi des cuivres ne convient plus aux tympans endurcis. Mais le clair génie de France conviendrait mieux que tous nos maîtres d'obscurités et d'erreurs aux jeunes intelligences en péril. Il leur apprendrait à s'exprimer, à être simples; il leur épélerait au chant de sa phrase, cette table du Nombre qu'ils ont brouillée. Il leur enseignerait la douceur, la tolérance envers autrui, la sagesse; il les édifierait sur leur suffi-

sance par sa délicatesse et son goût ; peut-êre aussi leur donnerait-il le secret des voluptés rares que procure un constant dosage de la culture et de la vie.

Pour nous qui avons appris à lire dans ses livres, ce sera toujours avec une filiale émotion que nous reverrons sur nos rayons leur longue file jaune, que nous ferons en pensée le pélerinage de Fiésole aux côtés de Dechartre-France dans la clarté préraphaëlite de Florence. Et longtemps après qu'aura gémi sous le pilon le dernier Goncourt, nous nous glisserons avec Thaïs hors d'Alexandrie, pour prêter l'oreille au désert d'Egypte...

Certes, aucun de nous ne reniera ce maître ; nous l'avons tous aimé, et si la ferveur nous délivre de certains doutes, si elle nous pousse à fixer en nous de temporaires absolus, nous savons avec quelle curiosité, quelle bienveillance il nous a conduit vers les formes impérissables ; par quelle lente persuasion celui qui feignait ne s'attacher à rien nous a inculqué l'idéal antique. Et cela, puisque notre pensée en est imprégnée pour toujours, puisque notre sang le charrie, nous voulons le dire bien haut. A l'encontre des libertins qui s'écrient : nous ne lui devons rien, nous confessons qu'il fut le Maître, l'ami que l'on consulte et qu'on abandonne à regret.

Jean BALLARD.



Poèmes

PREMIER RAYON

Premier rayon d'avril dans les branches mouillées,
Fraîche écharpe, cousue à vives aiguillées,
De satin tendre et de si fragile cristal !
Fines délices du pur rêve végétal
Où l'âme en sa candeur native se retrempe,
Couronne de lumière à l'entour de la tempe,
Eblouissement neuf qui fait cligner les yeux,
Puissant nectar, tombé de la table des dieux,
Dont une goutte, au fond du cœur qui le recueille,
Eveille un éden clair de sources et de feuilles !

NUIT D'AOUT

Le pré nocturne n'est qu'un odorant murmure...
L'âme de Théocrite est éparse à travers
Ce lent roulis de l'ombre harmonieuse et pure,
Glissant sur les gazons étoilés de feux verts.
O fête des grillons... limpide cantilène,
Bercement extatique à l'infini des champs,
Paix divine flottant dans la fragile haleine !...
A cette heure, quel cœur pourrait être méchant,
Tandis que tremble au front de la colline brune
Le dialogue des cyprès et de la lune.

EVOCATION

Ton sourire charmant de la première fois,
Il m'en souvient... C'était sur les chevaux de bois ;
Je chevauchais un fier coursier couleur d'ébène
Et tes bleus serpentins entortillaient ma rène.
Vis-tu le petit écriteau sur mon sternum :
« Cœur à louer »... peut-être oui ? peut-être non ?
Ta main d'un noble cerf étreignait la ramure ;
Ton aveu s'échappa de la grenade mûre
De tes lèvres, tandis qu'un chœur de Faust, joyeux,
Attestait la gloire immortelle des aïeux,

. . . .

O ce suave soir qu'eût signé Théocrite,
Où s'enlaçaient nos doigts dans un cornet de frites !

Alfred ROBERT.

A la manière de Georges Rodenbach

LES CYGNES

Oh! les cygnes qui rêvent de boire en des ciboires,
Et qui s'en vont dans le brouillard du canal noir...

Le chapelet des étoiles s'égrène dans la nuit ;
Et sur la ville morte la pluie,
La si dolente pluie balance
Son goupillon en silence...

Les cygnes vont et viennent,
Collés à leur image docile,
Et ils se souviennent
De ce que leur a dit l'évêque de la ville.

Aussi, afin de pouvoir y boire,
Parmi les nénuphars ils cherchent des ciboires.

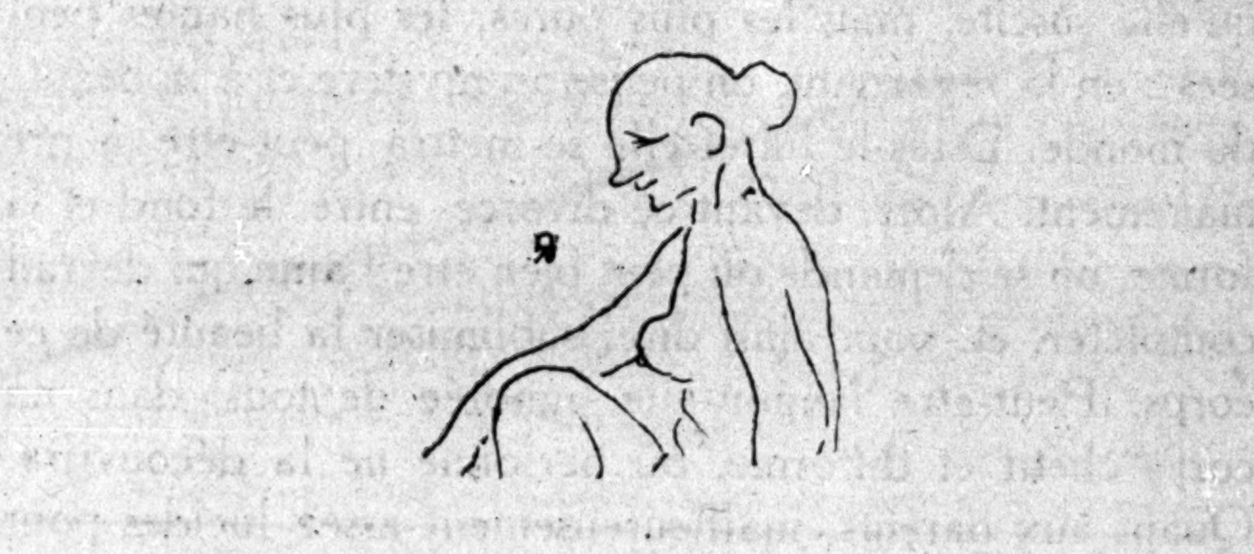
Les nénuphars sur l'eau sont comme des Sacré-Cœur,
Et les reflets des astres sont comme des ostensoirs ;
Le son des cloches qui prient en chœur
Plane sur l'eau noire ;
Et les doux nuages qui étalent leur étole blanche,
Comme pour bénir, se penchent.

Et les cygnes unanimes, poussés par le vent,
Tels des cornettes plénières, tout pâles,
S'endorment dans la brume en rêvant
A de mystiques bleus au fond de cathédrales.

Vincennes, le 27 septembre 1924.

Dans la manière de Francis Jammes

A bientôt viendra l'hiver : il fera doux le soir,
Dans ma salle à manger, devant un feu de bois ;
Je parlerai à mes meubles : j'ai une armoire
Qu'on n'ouvre plus jamais, je ne sais pas pourquoi ;
Probablement parce qu'on a perdu la clef ;
Dedans il y a des poisons qu'il ne faut pas manger,
Et sur cette armoire, il y a une noix de coco
Que je conserve en souvenir de mon grand-père
Qui était navigateur ; je n'ai pas son portrait,
Mais parfois je le vois dans la fumée légère
Qui sort de ma pipe : il ressemble à Robinson ;
Il a des guêtres jaunes et un grand parasol ;
Peut-être, il a connu la Clara d'Ellébeuse
Dont j'ai parlé ailleurs, et qui était joyeuse
De ses yeux en amande et de ses joues de pomme,
Où est-elle, à présent ? Sans doute au Paradis ;
Elle doit y causer avec les petits ânes gris,
Et elle doit leur dire de prier le Bon Dieu
Pour que je monte bientôt au ciel avec eux.



Qui suis-je ?

Et qui est-tu ?

Est-il pour l'esprit et pour le cœur d'amertume comparable à celle de prendre entre ses mains la tête d'un être cher et de se dire : « Pourquoi, pourquoi l'âme ici-enclose n'est-elle pas telle que je la voudrais, telle qu'il faudrait qu'elle fût? Pourquoi tous les efforts que quiconque pourra faire pour la changer seront-ils toujours inutiles? Quelques apparences, quelques détails superficiels pourront peut-être varier, mais le fond restera toujours immuable, indigent et torpide, de cœur peu fervent et d'esprit sans ailes, passant dans la vie comme une quelconque bête de troupeau, et rien de plus. » Oui, je vous le demande, y a-t-il amertume plus désolante que celle-là ? Tous tant que nous sommes, et malgré les illusions involontaires ou conscientes que nous nous faisons sur les créatures que nous chérissons, elle peut un jour nous désespérer. Personne, hélas ! n'en est à l'abri... De combien de drames intimes n'est-elle pas la cause, drames que souvent nul ne soupçonne. Voici une de ces femmes dont la beauté est telle que ce n'est pas le désir qu'elle suscite, mais les plus pures, les plus hautes pensées : en la regardant, on pense au mystère et à la beauté du monde. Dites-le lui et elle se mettra peut-être à rire niaisement. Alors, devant ce divorce entre le fond et la forme, on se demande où peut bien être l'âme qui devrait compléter, et, pour ainsi dire, sublimiser la beauté de ce corps. Peut-être languit-elle, ignorée de tous, dans un corps chétif et difforme, où personne ne la découvrira. Quant aux parents, malheureusement assez lucides pour

se rendre compte que tel ou tel de leurs enfants n'est le fruit direct ni de leur esprit, ni de leur cœur, et que, parmi leurs ascendants, un inconnu fait peser sur ce rejeton une lourde influence péjorative, imaginez le supplice qu'ils doivent endurer, supplice d'autant plus rongeant que nul ne peut l'alléger...

D'ailleurs, et comme corollaire logique de cette idée, ne pourrait-on pas dire, sans aucun pessimisme, qu'en réalité, toute vie, même la plus anodine, la plus banale et la plus plate est, pourtant étrangement pathétique, puisque tous tant que nous sommes, nous subissons, bon gré mal gré, le corps et l'âme qu'il a plu à la capricieuse et fantasque Nature de nous imposer, sans que notre volonté ni notre choix aient été le moins du monde consultés ? Par bonheur, elle n'a pas été tout à fait sans pitié, car par les illusions de l'amour-propre et de la vanité qu'a bien voulu nous concéder son ironie, toutes nos insuffisances, toutes nos laideurs, soit d'esprit, soit de corps, nous ne les voyons jamais telles qu'elles sont, sans quoi que de gens, ne pouvant supporter de se voir *réellement* tels qu'ils sont, s'iraient pendre sans tarder. Mais non, presque tous les humains sont satisfaits, voire très-satisfaits et de leur corps et de leur âme. Pour le corps, vous n'avez qu'à constater la complaisance avec laquelle hommes et femmes — et les hommes plus encore, peut-être, que les femmes — se mirent dans les glaces qu'ils rencontrent. Quant à l'esprit, avez-vous jamais connu quelqu'un qui se soit sérieusement demandé : « Est-ce que, par hasard, je ne serais pas intelligent ? »

Donc, par une charitable précaution de l'astucieuse Maïa, nous nous abusons presque tous sur ce corps et sur cette âme que — nul n'a jamais su pourquoi — elle nous a arbitrairement imposés. Lorsqu'on m'annonce quelqu'un que je ne connais pas : « Qu'est-ce qu'il va « être, celui-ci me dis-je, quelle fantaisie de la si

« féconde, mais parfois si cruelle artiste qu'est dame « Nature? Etait-elle d'humeur souriante ou bien revê« che, le jour où elle l'a créé ? » Lorsqu'on s'est bien mis en tête pareille idée, c'est avec une indulgence presque infinie — parce que compréhensive — que l'on juge et que l'on traite tous ceux — bêtes et gens — que la Vie met sur notre route. Qu'il puisse y avoir des êtres désagréables et antipathiques et *qui ne s'aperçoivent pas qu'ils le sont*, cet aveuglement sur soi-même prouve justement qu'ils ne sont nullement responsables de leur tare morale, car, enfin, personne, que je sache, n'a aucun avantage à retirer de déplaire à tout le monde. Quant à ceux dont l'âme est noire et qui se complaisent sciemment dans ce noir, il n'y a qu'à s'en préserver, comme on se gare des scorpions et des vipères. Ceux-ci ne sont nullement responsables de leur venin, on ne les en écrase pas moins. Car, contrairement à l'erreur courante, les déterministes tels que moi, pratiquèrent et pratiquent toujours — justement parce qu'ils sont déterministes — sinon le châtiment, du moins la défense contre le mal.

Cette question de la personnalité est l'une des plus obscures, des plus troublantes, voire dans certains cas, comme je l'ai dit, des plus angoissantes que la Vie puisse nous poser. Pourquoi cet être est-il tel et pas tel autre ? A cette interrogation, religions et philosophies ont, de tout temps, essayé de répondre. Les scolastiques euxmêmes, dont la vigoureuse pensée n'a pas craint de traiter, avec une discipline et une dialectique admirables, les plus hauts et les plus ardus problèmes, n'ont pas manqué d'insister sur cette *hœccéïté*, comme ils disaient, c'est-à-dire sur la différence qui distingue un être d'un autre être *de même espèce*. Les réponses qu'ils ont données à cette ultra-mystérieuse question d'un intérêt d'autant plus vif qu'à chaque instant la Vie nous la pose, je ne vous les dirai pas, pas plus que celles de toutes les autres

doctrines, tant religieuses que philosophiques, qui les ont précédés ou qui les ont suivis. Inutile d'alourdir encore ces pages. Et d'ailleurs peut-il y avoir à pareille question de réponse valable ? Quoiqu'il en soit, la Science contemporaine qui, naturellement, s'est, elle aussi, attaquée à cet irritant problème de la personnalité humaine, a sagement commencé par nous montrer, dans ses recherches embryologiques, la genèse de l'individu. Dès lors, quand on constate de quelle effarante complication sont les actes tant physiques que chimiques, qu'accomplissent les deux germes dont l'union va créer un nouvel être, eh bien, on ne s'étonne certes plus que cette personnalité qui va naître réalise le plus indéchiffrable mystère. Sans vouloir, certes, détailler l'évolution embryologique, je vous prie seulement de ne retenir que ceci : de ces deux germes, l'un, le mâle, a quelques *millièmes de millimètre* de longueur, l'autre, le féminin, est une cellule d'un *dixième de millimètre* de diamètre. Tâcher de vous représenter ces dimensions. Or, dans ces atômes de matière vivante, invisibles à l'œil nu, qu'y a-t-il en réalité ? Il y a d'abord la Vie, ensuite les caractères de l'espèce à laquelle appartiennent les géniteurs, enfin les ressemblances de corps et d'esprit qui vont assimiler plus ou moins le nouvel être non seulement à ses parents immédiats, mais parfois à l'un de ses aïeux les plus éloignés, voire, comme il peut arriver, à un ancêtre de l'âge des cavernes. Encore une fois, tâchez de bien vous rendre compte de ce que je viens de vous raconter et dites si pareil fait, la création d'un enfant, que nous voyons chaque jour se passer sous nos yeux, qui fait partie de notre vie la plus banale, n'est pas, en vérité, plus troublant, plus vertigineux que les mystères des cieux étoilés qui angoissaient le vieux Kant ? Croyez, d'ailleurs, que ce fait là n'est pas le seul ayant pareil caractère, et que tous ceux qui constituent notre vie de tous les jours réalisent, en dernière analyse, la plus

stupéfiante des fantasmagories. Peut-être vous le montrerai-je quelque jour...

Dans un individu formé par une aussi stupéfiante prestidigitation, comment ce qui constitue l'âme, autrement dit la personnalité morale, ne serait-il pas chose, extraordinairement compliquée elle aussi et encore plus mystérieuse ? Que le cerveau sécrète la pensée, comme le voulaient les Homais du siècle dernier, qu'il ne soit que l'intermédiaire qui nous fait participer à la Pensée répandue dans tout l'Univers, ainsi que le prétendent les panpsychistes d'aujourd'hui, enfin que notre âme soit un don de Dieu, suivant que l'enseignent les spiritualistes, je l'ignore totalement. Mais ce que je sais, c'est que — quoiqu'en disent les spirites — cette âme ne peut exister et se manifester qu'au moyen d'un corps et, plus spécialement des fibres et des cellules nerveuses d'un cerveau, cellules que le jargon scientifique nomme : *neurones*.

Or, je ne suis pas matérialiste, car j'ignore ce que c'est que la matière et, du reste, ces noms de matérialisme et de spiritualisme ne sont plus que de vains simulacres, *la pensée et la matière n'étant que les deux faces, les deux modalités d'une même inconnue*, mais j'estime que dans le fonctionnement du cerveau et, par suite, dans l'existence de l'âme, ce n'est pas le volume et le poids du cerveau ou le dessin plus ou moins compliqué de ses circonvolutions qui importent pour pénétrer l'ineffable mystère qui se passe en lui, mais bien plutôt, *peut-être*, le nombre et la qualité de ses fibres et de ses neurones et la chimie qui s'élabore dans ses deux substances, la blanche et la grise, chimie la plus raffinée, la plus délicate, la plus subtile qui puisse se passer dans un tissu vivant et que la biologie commence à peine de soupçonner. Comment croire que les fibres et les neurones d'un homme de génie soient exactement pareils à ceux d'un imbécile ? Je

ne suis pas assez simple pour croire que cette chimie, si raffinée soit-elle, pourra un jour nous expliquer la genèse de la pensée, car comment imaginer la transformation d'une opération chimique en pensée ? Mais, puisqu'elle existe, c'est que cette chimie joue un rôle indispensable. Il faut donc la connaître.

Voilà donc une partie des indispensables bases anatomiques et physiologiques de la personnalité humaine. Mais il y en a d'autres, et, sans aller jusqu'à dire avec le vieil Empédocle, que « l'intelligence varie chez les hommes suivant la matière dont ils sont faits », il est bien certain cependant que notre personnalité morale dépend, en somme, non seulement de notre système cérébro-spinal, mais de l'ensemble de *tous* nos organes qui agissent plus ou moins sur elle.

Or, pas plus qu'il n'y a deux feuilles d'arbre absolument pareilles, il n'y a, dans l'Humanité, deux corps parfaitement identiques. Dès lors, rien d'étonnant à ce que cet ensemble de l'intelligence et de la sensibilité qui constitue le moi humain, soit infiniment divers et varié. Et il ne varie pas seulement d'un individu à l'autre, mais il change aussi pour le même individu. Ne voyons-nous pas de temps à autre apparaître en nous un hôte plutôt inattendu, sorti nous ne savons d'où, qui parfois nous ennoblit et nous exalte, mais qui, d'autres fois, nous fait éprouver les pires des désillusions, celles que l'on a sur soi-même ? La multiplicité du moi ! Soyez sûrs que les grands créateurs de types littéraires, les Schakespeare, les Balzac, les Zola, l'ont connue plus que n'importe qui. Nous sommes le produit du mélange de tant de races qu'il n'est pas étonnant que notre âme soit multiple...

Dans ces conditions, comment pourrait-il arriver que les hommes parviennent à se comprendre et à s'entendre de façon telle que l'harmonie et la paix règnent un jour sur terre ? Ne vous est-il pas arrivé parfois de vous

demander si l'être avec lequel vous causiez n'était pas d'une planète différente ? De là provient cette solitude d'âme qui pèse sur tant d'êtres humains. Plus l'âme est supérieure, plus elle se sent seule. Peut-être est-ce chez l'artiste que ce sentiment de solitude est le plus fréquent et le plus évident. En voici un, par exemple, qui est persuadé que l'œuvre qu'il vient de produire est excellente. Or, personne n'est de cet avis. Faut-il qu'il soit seul de son type pour que pareille mésaventure puisse lui arriver !...

Encore une fois, nous différons tellement les uns des autres, plus encore dans les détails que dans le fond de notre personnalité, qu'en bonne justice, nous ne devrions jamais porter un jugement sur autrui, sans essayer d'abord de « nous mettre dans sa peau »... Quelles surprises n'éprouverions-nous pas, si, brusquement, entrant dans cet autre, nous sentions avec ses sens et pensions avec son esprit ! Les jugements qu'il porte ou les œuvres qu'il produit et qui nous paraissent sans valeur, nous déplaisent ou nous irritent, nous paraîtraient dès lors, ainsi qu'ils lui paraîssent à lui-même, pleins de vérité, de talent, voire de génie. Mais hélas ! cette transposition du moi, impossible de la faire et d'ailleurs, nul n'y songe... Et alors, en avant les jugements sans pondération, sans indulgence et souvent sans justice! Ceux qui s'adressent au public devraient, avant de formuler une pensée, tourner sept fois leur porte-plume dans leurs doigts, car sait-on jamais l'interprétation abracadabrante qu'une idée, même la plus simple, la plus anodine, peut recevoir lorsqu'elle tombe dans la cervelle d'un hurluberlu !

Là où le mystère de la personnalité devient plus insondable encore, c'est lorsqu'on essaie de deviner d'où provient et en quoi consiste, en dernière analyse, ce « don » inné qui constitue l'homme de talent ou de génie, en un mot l'homme supérieur. Ce don, sur l'origine et la nature

duquel nous ne savons absolument rien, malgré les théories qui ont été faites sur lui et dont certaines l'attribuent tout simplement à de la névrose, ce don on l'a ou on ne l'a pas (excusez cette La Paliçade) et ce qu'il y a... d'enrageant, c'est que si le travail peut le perfectionner, aucun labeur, même le plus forcené, ne peut le donner. Pour les déshérités qui ne le possèdent pas, n'est-ce point non seulement enrageant, mais désespérant ? Comment, je vous le demande, une jalouse envie ne rongerait-elle pas ceux qui, après s'être longtemps échinés de travail, voient un jeune leur passer sereinement sur le ventre, parce qu'il le possède, lui, ce don que rien ne remplace ? Il ne faut pas exiger des hommes plus de résignation et de vertu qu'ils n'en peuvent avoir...

Mais là où le mystère du moi et de la destinée nous saisit d'une sourde angoisse, c'est lorsque nous pensons à la genèse de la race de Caïn, à la création de ces individualités qui ont bouleversé, ravagé les masses humaines. Si les couples qui engendrèrent les Alexandre, les César, les Attila, les Tamerlan et autres Bonaparte avaient pu, dans un éclair de vision révélatrice, apercevoir les innombrables destinées qui seraient un jour meurtries, torturées, détruites par l'être que leur étreinte allait engendrer, il est à croire qu'une épouvante horrifiée les eut anéantis.

Ah ! mystère du moi, qui, à côté de bien des surprises décevantes et pénibles, peux nous donner cependant tant d'énivrantes joies, c'est en se penchant sur les yeux des êtres, ces organes les plus pénétrés d'âme, que l'on essaye de te deviner. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que l'œil attirant l'œil, même chez l'animal, lorsqu'on est en contact avec la foule, on se touche de l'œil avec ceux qui nous frôlent. Et l'on peut dire, sans rien exagérer, que ce coup d'œil, si rapide, si léger soit-il, nous donne pourtant quelque idée de chacune de ces personnalités incon-

nues. Parfois il semble que, dans certains de ces yeux, brille l'étincelle des divines idées, la lueur révélatrice des âmes ascendantes, et, alors, on voudrait pousser plus avant la connaissance. Hélas! l'expérience nous apprend qu'il est souvent plus prudent de s'abstenir...

Chaque fois que nous voyons naître un enfant, disons-nous qu'il porte en lui-même son destin, car, en réalité, ce destin est déterminé par les causes profondes, aussi mystérieuses qu'inéluctables, qui, dans le sein de la mère, et, par la plus compliquée des chimies, ont formé le corps et l'âme de ce nouvel être. Ce corps et cette âme, il les subira et c'est suivant les réactions qu'ils auront sous l'influence de la Vie que sera déterminée sa conduite. Il porte donc bien son destin en lui. Et, à ce sujet, si l'homme et la femme qui procréent un enfant se doutaient des influences qui, par leur faute, peuvent troubler l'œuvre si délicate et si fragile de la fécondation et, par suite, avoir sur le sort de l'être qui va naître de leur étreinte, les plus nuisibles, les plus désastreux effets, ils apporteraient dans leur geste créateur les précautions et les soins qu'apportent les éleveurs qui veulent avoir de beaux et sains produits. Mais l'homme n'a souci d'*eugénisme* que lorsqu'il s'agit des animaux qui lui sont utiles. Pour lui, il n'en a cure et sème au hasard des enfants, comme on sème des graines sans valeur... L'Ironie, toujours et partout !

Chaque fois que nous voyons un être humain sur son lit de mort, pensons, non pas à la personnalité qu'il montra, que tout le monde put voir et entendre, mais bien plutôt à celle que nul ne connut et ne connaîtra jamais, à celle qu'il ne put ou ne voulut traduire exactement. Combien d'êtres meurent inconnus, même de leurs proches! Les malheureux ont ignoré ce ravissement et cet enrichissement qui exaltent notre âme, lorsqu'elle trouve chez autrui un écho harmonique qui renforce ses tendan-

ces et ses goûts et décuple ses joies. C'est en vibrant ensemble sous des émotions pareilles que les êtres créent entre eux les liens les plus précieux et les plus profonds.

Pour résumer et conclure ces trop longues pages, si l'inconnu le plus formidable constitue tout ce qui existe, celui qui réalise l'origine et l'essence de notre personnalité n'est certes ni moins mystérieux ni moins troublant. Pourquoi suis-je tel que je suis ? Je n'en sais absolument rien. En somme, l'homme ordinaire, celui qui n'est ni anatomiste ni physiologiste, ignore à peu près tout de son corps. Et ce corps est si bien le *substratum* de son moi qu'il les confond l'un avec l'autre. Ne dit-il pas : *je* me porte bien, *je* suis fatigué, *j'ai* faim, etc. Quant à l'esprit, c'est encore, malgré toutes les recherches de psycho-physiologie, à peu près l'inconnu. L'homme ressemble donc à un locataire qui se servirait d'un appartement dont il ne connaîtrait rien. Avouons qu'ici *l'ironie* n'est point mince. Quoiqu'il en soit, tout être vivant se subit lui-même, corps et âme, rien de plus. Tâchons de nous subir aussi les uns les autres, et pour cela, efforçons-nous, avec indulgence et patience, de nous *comprendre* mutuellement. Socrate nous le conseillait il y a plus de deux mille ans. Nous ne pouvons que le répéter encore.

KRATÈS.



Pégase et le Percheron

Nous avons annoncé précédemment la publication du roman de notre collaborateur André Négis aux Editions de Fortunio. *Nous donnons ci-après, en bonnes feuilles, un chapitre entier de cette œuvre remarquable dont le sujet et le décor nous tiennent à cœur, puisqu'il s'agit de Marseille et de jeunes gens épris de lettres.*

CHAPITRE XIII

En sortant de chez lui, Robert trouva dans la boîte aux lettres un billet de Pallanque le convoquant pour quatre heures à une réunion au sujet de la revue.

Il l'avait un peu oubliée celle-là dans les préparatifs de son bal. En rentrant, le matin, il s'était mis à lire, ne pouvant trouver le sommeil, tandis que la clarté bleue de la fenêtre rougissait sa lampe et que le mistral, succédant à la pluie, claquait les persiennes contre les façades.

Il avait horreur de ce vent brutal et glacé qui ébranlait la ville durant des jours et des nuits, gémissait sous les portes, hurlait sur les toits, secouait sinistrement la tôle des cheminées. Cela lui causait un malaise indicible, une impression de solitude immense et de désespoir.

Quand il ouvrit la lourde porte de la maison, une rafale violente l'agressa, et c'est en pestant, la main à son chapeau, le pantalon collé aux jambes, qu'il descendit la froide rue du Loisir.

Janvier saupoudrait de tristesse les rues. Sur les trottoirs, où tourbillonnait la poussière, des gens marchaient les uns derrière

les autres, enlaidis par le froid. A travers les vitres embuées des bars, on apercevait des hommes qui péroraient dans la fumée des champoreaux. Quelques flâneurs, les mains aux poches, le nez dans le col du pardessus, s'attardaient aux vitrines. Des tramways passaient rapides dans un vacarme de ferraille, et les autos jetaient au vent la gamme de leurs cris dissemblables.

Il semblait à Robert qu'il revenait dans sa ville après une longue absence. Tout lui paraissait mesquin, ennuyeux. Il se revoyait sans cesse sur un canapé, assis à côté de Mlle de la Jaille, et il se rappelait la phrase qu'elle lui avait dite en le quittant : « Bien que mon père ne reçoive pas, j'espère, monsieur, que cette causerie ne sera pas la dernière et que nous nous reverrons. » Il le lui avait affirmé, mais à la réflexion, il se demandait comment il la retrouverait. Il savait si peu de chose d'elle, de sa façon de vivre, des endroits qu'elle fréquentait. Il en conclut qu'il devait s'en remettre au hasard du soin de leur ménager une nouvelle rencontre.

— Que tout cela est mal fait, pensa-t-il ; elle de son côté, moi du mien, parce que je ne suis pas comte et que son père a des idées d'un autre âge.

Il était arrivé en face de la Bourse. Il pénétra dans le café. Des ouvriers travaillaient à desceller une glace. On se décidait sans doute à moderniser l'établissement. Mais le garçon lui apprit que le café était vendu à une banque. Robert sentit son ennui s'alourdir. A l'entresol, les fondateurs du *Lacydon* s'abreuvaient de café-crème. Seul, Berger, qui était wagnérien, demeurait fidèle à la bière.

Après les poignées de mains, Robert s'assit, enfoncé dans son pardessus, frileux de corps et d'âme, et il écouta les explications de Philippon. Le grand administrateur rendait compte des premiers succès remportés grâce au *Lacydon* nouveau style. un bulletin financier : 200 francs par insertion, et il n'en coûtait

Par le moyen de son patron, l'agent de change, il avait obtenu que la peine de les encaisser. Si cela donnait des résultats, on aurait deux pages entières consacrées à la finance, et ce serait alors vingt-cinq louis à chaque numéro. Le *Lacydon* se trouverait payé. Tout le reste serait bénéfice. La page des lecteurs s'annonçait bien ; on enregistrait vingt abonnements nouveaux ; Philippon avait embauché un amateur pour la rédaction d'une chronique sportive et il pensait à un concours de scénarios de cinéma dont le lauréat serait filmé dans un studio de la Côte d'Azur. Il allait partir pour Nice régler cette affaire.

Parfois les trompes conjuguées des autos et des tramways couvraient la faible voix de l'orateur. Il reprit triomphant :

— Messieurs, j'ai le plaisir de vous annoncer que l'imprimeur a reçu de l'argent. Cet homme a pour nous maintenant la plus vive sympathie et il commence à croire à la littérature. Il a mis son téléphone à notre disposition ; nous en imprimerons le numéro sur notre couverture. Mais je compte sur vous pour me faire une revue épatante, succès oblige.

Robert n'écoutait pas ; son esprit était ailleurs ; aussi bien, tel qu'il devenait, le *Lacydon* ne l'intéressait plus. Le zèle de Philippon lui semblait suspect. Il tenait cet amateur de chiffres pour un arriviste, capable d'exploiter jusqu'à l'amitié. Il regarda l'heure à son poignet et prétexta un rendez-vous.

— On compte sur ta copie, dit Philippon.

— Je ne sais pas, je tâcherai.

— Alors tu nous plaques.

— Non ; mais il faut vivre, mon vieux ; la littérature ne nourrit pas.

Et il s'en alla, pas mécontent de sa sortie.

Le lendemain, il écrivit à Pallanque pour lui annoncer quelques feuillets, sous le titre de *Lettre qui n'a pas été envoyée.* L'idée lui en était venue tout d'un coup ; ce serait une façon d'écrire à Mlle de la Jaille sans risquer de l'offenser. Dans cette lettre, il parlait de Baudelaire, des seigneurs du Moyen Age, de la Havane, de la pluie et du sang des pirates d'Ionie mêlé

au sang gaulois dans la coupe de Gyptis. Mais en aucune façon il n'y parlait d'amour.

Craignant de le confier à la poste, il porta le morceau à l'imprimerie, longeant le canal mélancolique, dont les eaux mortes reflétaient le ciel bleu. Le mistral ne soufflait plus ; le soleil de quatre heures rosait les façades.

Au retour, sur le port, il rencontra Maloire, drapé dans son macfarlane, le cou entouré d'un foulard blanc qui ressemblait à un pensement. Le journaliste se plaignait de l'interminable hiver, car il souffrait sans cesse du froid.

Ils rappelèrent la soirée chez les Landry. Maloire regrettait de n'avoir pu causer plus longuement ; il lui demanda quels étaient ses projets. Robert avoua qu'il n'avait de goût que pour écrire et, trouvant le moment opportun, parla de journalisme. Le chroniqueur eut un haut-le-corps.

— Dieu vous en préserve ! Et je ne dis pas ça pour esquiver une demande possible de votre part. Rien ne me serait moins difficile ni plus agréable que de vous faire entrer dans mon journal. Mais j'ai trop de sympathie pour votre jeunesse, j'ai trop de confiance en votre talent pour vous rendre ce mauvais service. Remarquez que je pourrais vous dire comme Dickens à son ami Edwin Droo : « Ne faites pas de journalisme ! » et vous en feriez et vous réussiriez et vous me traiteriez d'imbécile. Mais je vous dis : ne faites pas de journalisme parce que vous y calmeriez votre prurit d'écrire et qu'un jour vous prendriez la facilité, le tour de main, le métier, enfin, pour du talent. C'est une chose dangereuse que d'avoir son pain assuré à l'âge où il faut donner un effort. On se pelotonne dans ce coton facile et l'on ne tente plus rien. On ne le peut pas, d'ailleurs, faute de temps et de courage. Si vous noircissiez toute la journée des feuillets de reportage, vous auriez, le soir venu, un tel dégoût de l'encre et du papier que vous ne pourriez plus vous remettre à écrire, même les choses que vous aimez.

— Pourtant s'il est vrai que la littérature ne nourrit pas son homme ?

— Il est préférable qu'elle ne le nourrisse pas. On devrait écrire comme on joue aux cartes, par délassement, ainsi que faisaient les auteurs d'autrefois, quand les lettres n'étaient pas encore un métier et qu'on ne bâclait pas son œuvre pour payer son tailleur comme maintenant. C'est pourquoi, mon brave, il faut choisir son gagne-pain le plus lion possible de la littérature, afin de conserver intact le désir fécond d'écrire. Soyez architecte, horticulteur, libraire, menuisier, ce que vous voudrez, mais pas journaliste. Tenez, moi, voilà vingt ans que je fais de la copie, eh bien ! c'est fini, je ne suis plus bon qu'à ça.

Le soleil se couchait derrière le squelette géométrique du transbordeur. Sur la pourpre opulente du ciel, les clochers et les toits de l'antique cité se profilaient avec la netteté sombre des eaux-fortes, et les passants affairés se bousculaient entre les charrettes, les autos, les tramways, sans un regard pour la féerie vespérale.

— Tenez, dit Maloire en pointant sa canne vers l'horizon, voilà qui, dans cette ville, console de bien des choses.

Muets tous deux, ils regardaient le ciel rouge, les maisons noires et la mer bleue-verte, où les lumières des bars coulaient déjà des vrilles dorées.

— Et dire, remarqua Robert avec mélancolie, que nous sommes peut-être les seuls en ce moment à admirer cela. Regardez tous ces imbéciles, ils ne voient donc rien !

Le vieux journaliste sourit, et, prenant son compagnon par les épaules :

— Ah ! jeune homme, que votre indignation me plaît. Je la connais, je l'ai eue jadis, à cette même place, car rien ne change. Et puis j'ai réfléchi. Non, ces gens ne sont pas des imbéciles, du moins dans le sens où vous l'entendez. La splendeur de ce couchant, sans doute, ne la sentent-ils pas comme vous, mais ils la sentent ; elle agit sur leur âme à leur insu, et s'ils quittaient cette ville, la beauté changeante et quotidienne de ce ciel aurait sa part dans leurs regrets... Regardez ce petit crieur de journaux ; croyez-vous qu'il soit à cette minute tout

à fait le même que son collègue qui accomplit semblable besogne dans un faubourg du Nord ? Sans doute ma pensée ennoblit-elle ce gamin devant ce ciel magique, mais il n'en est pas moins paré de beauté, puisque les choses ne sont, en somme, que telles que nous les voyons.

— Oui, dit Robert, peut-être avez-vous raison.

Et il marcha méditatif à côté de son compagnon. Au bas de la Cannebière, ils s'arrêtèrent pour regarder les bateliers clore leur barque pour la nuit.

— Ces vieux marins, dit Maloire, qui, par nostalgie de la mer, couchent au fond de leur bateau, me rappellent qu'au XVIIe siècle les galères du roi étaient amarrées à ce même quai. Les galériens exerçaient leur industrie dans de petites boutiques qu'ils louaient moyennant une faible redevance. On voyait là toutes sortes d'artisans travaillant la chaîne au pied. Sous cet azur, cela ne devait pas être triste. Ils n'étaient pas malheureux, d'ailleurs, et même, si l'on en croit un voyageur anglais, ils avaient l'air joyeux. Le soir, ils quittaient leur boutique et rentraient à bord de leur galère. Et je songe que ce quai, il y a cent ans, était assez semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

— Nous sommes les ennemis du pittoresque, dit Robert ; cette ville perd chaque jour de son caractère. Dans un siècle, ce ne sera plus la peine de voyager, car tous les pays se ressembleront.

— Il est certain, répliqua Maloire, que nous somme férus de nettoyage et qu'au nom de l'hygiène nous donnons la chasse à des choses dont nos pères s'accommodaient fort bien. Mais je ne crois pas à un si grand changement ; on aura beau innover, uniformiser, les pays garderont toujours leur accent particulier, lequel n'est pas seulement dans la langue de ses habitants. L'homme est extrêmement conservateur. Voyez ces camelots debout derrière leur table ; ils continuent assez bien les galériens du roi. Le marchand d'orviétan, l'homme qui vend la pâte à faire couper les rasoirs, celui qui décrasse le col de votre habit, la voyante extra-lucide qui dit la couleur de votre cravate, ne

remontent pas le soir dans une galère, mais les taudis qu'ils regagnent ne valent pas mieux.

Les discours du journaliste plaisaient à Robert. Maloire expliquait sa ville ; il la montrait dans le passé, rendant compréhensible des choses qui ne l'étaient plus, rattachant l'autrefois au présent, dépouillant cette cité vivante de sa couche légère de banalité.

— Venez-vous prendre le vermouth avec moi ? demanda-t-il comme ils arrivaient à l'angle de la Cannebière et de la rue Beauvau.

— Merci, dit Robert, il faut que je rentre travailler.

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous faites ?

Robert hésita, gêné comme toujours, puis, à voix plus basse, sur le ton d'une confidence difficile :

— Je travaille à un roman.

Le journaliste lui prit les mains.

— Vous avez raison, dit-il, allez travailler, ne gâchez pas votre vie... Et souvenez-vous : pas de journalisme, à aucun prix.



A propos du Canal de la Douane

M. Eugène Montfort écrit volontiers que le silence des Marseillais sur le projet de comblement du Canal de la Douane l'étonne et l'inquiète. Ce silence a peut-être une raison : c'est que beaucoup de Marseillais, qui avaient qualité pour donner leur avis, n'ont point été interrogés par M. Montfort.

Un questionnaire a été envoyé à un certain nombre de personnalités provençales pour la plupart amies de M. Montfort, et elles ont répondu dans le sens qu'il désirait.

Certes, M. Eugène Montfort compte à Marseille beaucoup d'amis; il conviendra, cependant, qu'il y a encore quelques personnes qui, sans être de ses amis, pouvaient dire leur mot dans l'affaire. On les a laissées de côté, par oubli probablement.

FORTUNIO *ne se plaint pas d'être parmi les oubliés. Il a trop d'estime pour la personnalité littéraire de l'auteur de la* Chanson de Naples *pour lui en garder rigueur; mais il tenait à dire qu'avant de se plaindre de ce que les gens ne vous donnent point leur opinion, il faut savoir si on la leur a demandée. — N. D. L. R.*

DEFENSE ET ILLUSTRATION DU CANAL DE LA DOUANE

On veut combler le Canal de la Douane. Ce n'est point, paraît-il, une galéjade. Je l'avais cru, d'abord. Je m'étais bien trompé. Le Conseil Municipal en parle sans rire — sans rire et sans pleurer. Les honnêtes gens s'en offusquent. Les artistes s'en offensent, s'indignent, s'in-

surgent. Eugène Montfort, spécialiste, prêche la deuxième croisade, convoque le ban, l'arrière-ban, mène le train. Bon train. Tout ce qui, dans Marseille et ailleurs, a encore des yeux pour voir, un cœur pour comprendre, s'émeut, se dresse, s'enrôle, en fier arroi s'ébranle sous le gonfanon haut-brandi de tels chefs désignés : Jean Roque, Coulanges, Brauquier. Beauté le veut! C'est une levée de plumes, de palettes. Attention! Il en est qui manient la plume-lance, il en est qui peignent au couteau. Attention! Cette eau est bénie, et ces quelques arpents sont de terre sacrée qu'elle ceint, dorlote et défend.

Un dieu en fit don d'amour à Marseille, — un dieu qui ne s'appelle pas Mercure, — un dieu qui combat avec nous. Il s'agit, ô Archer, de garder le morceau, — le beau morceau raflé d'un geste oblique aux bords du Zuiderzée et lâché. pâle fleur, en plein cœur de ta ville. Pâle fleur, fleur nostalgique, fleur vénéneuse, peut-être — et après ? il y a vous, hé, marchands de microbes, mais aussi les tendres, dansantes et glissantes moires de la vase — fleur de silence, c'est la nuit qu'il la faut respirer. Ici la nuit vient vite, car les maisons du bord de l'eau sont vieilles et ont besogné tout le jour. Elles s'endorment de bonne heure. Elles ne ronflent pas. Celle-ci, pourtant, ouvre encore un œil d'albinos. Insomnie : un cauchemar, des tracas, des soucis ?... Peut-être, aussi, du vice : ces deux jeunes, là-bas, sur le quai, contre — lit vertical — cette barrique enceinte de cent mois — et tu crois, maison à quatre étages, qu'il mesure ce lit, un mètre et un peu plus? Un peu plus, oui. Il touche au ciel, demande au couple. Il touche, demande à cette ombre guetteuse — il touche à l'enfer. Ou bien, c'est une maison-poète. C'est pour pêcher l'image qu'elle laisse pendre son regard sur l'eau frappée de lune. L'eau est tête de nègre, le plomb de lune vert-laurier : un chef

zoulou, triomphant, Batouala couronné. Mais moi, qui aussi pêche à l'œil, à trois barques de là, je suis bien loin de chez Drouant, je suis bien loin du Capricorne, je suis à Amsterdam.

Un pont de bois sur un canal nocturne, des barques doux-pressées appuyées au quai gras, une eau chuchoteuse d'histoires, quelques tonneaux dormant debout, un air porteur de mol et humide silence, de collantes odeurs, — à deux pas du Vieux-Port, cœur de la mer latine, je suis à Amsterdam, 53[e] degré de latitude N. Je pourrais, aussi bien, être à Bruges, à Venise, au gré de mon caprice, au besoin de mon rêve. Tout autant j'y serais à l'aise. Et sans fatigue, Magie de ce site, miracle de ce coin! Il n'est point un lieu de départ, mais d'arrivée. Pour l'invitation au voyage, voyez plus loin. Il y a le Vieux-Port du plein jour, ses voiles à convexité indicatrice. Il y a la Joliette, ses hangars pathétiques, ses gros bateaux à longues jambes, ses sérénades d'amour, ses lents arrachements vers de plus beaux destins.

Mais ici, tout le monde descend, tout le monde débarque sans s'être jamais embarqué. Vous y êtes, vous y êtes bien, depuis longtemps, depuis toujours. Vous êtes le bon Hollandais qui fume sa pipe, le prieur en rupture de prière, le gondolier en rupture de rames.

Je ne veux pas savoir si l'endroit est beau, s'il est pittoresque, historique. Il répond à mon besoin d'évasion, il me transplante ailleurs, il matérialise un de mes rêves. Il m'est, pour vivre, nécessaire autant qu'à l'artisan qui l'habite, constructeur de barquettes, marchand d'asticots, crieur d'oursins. S'il n'existait, il le faudrait faire. Et l'on parle d'enterrer cette eau encore vivante, de raser ces hautes vieilles pierres, où, alors, tels brumeux crépuscules, telles nuits douces-amères, tels petits matins aigrelets, les irons-nous passer ? Et que nous promettez-vous, à la place? Un square fleuri de bonnets de nourrices ?

Une halle pavée de trognons de choux ? Une moderne école avec tout ce qu'il faut pour écrire? Un modern'-hôtel avec tout ce qu'il faut pour fusiller à bout portant ? Une banque avec tout ce qu'il faut pour fusiller à longue portée ? Et des tramways tout autour. J'aime bien les bonnes d'enfants, les choux à la crème, l'instruction laïque et obligatoire, l'eau courante à tous les étages, les dactylos aux mains exercées, les souples, glissants et gresillants tramways, — mais j'aime mieux mon vieux canal, ô gué, j'aime mieux mon Amsterdam, ses petits bateaux, ses gros tonneaux, ses éventaires de coquillages, ses camions à chevaux à pattes. Défense d'y toucher. Permis d'y voir, invitation à y voir, mais défense d'y toucher. Ça porte malheur. Il y a danger de mort. J'exagère. Mais à dessein.

A la rigueur, pourtant, on pourrait bien s'entendre. Il est, avec le beau, des accommodements. Il ne peut, n'est-ce pas, y avoir match nul? Que les autres temporisent, reculent, ce serait, certes — on les connaît — pour mieux combler. Si, digne du titre, un ministre des Beaux-Arts classe le site, tranquilles, la victoire est acquise, et pour un bout de temps. Sinon, il faut bien composer. Nous pourrons, j'espère, conditionner notre défaite. Alors, voila. Nous vous livrons notre refuge. Comblez, comblez le pauvre vieux canal. Mais avec les décombres de tous ces monuments qui déshonorent la ville, qui nous font mal aux yeux, au cœur, aux nerfs, le... la... les... j'en ai déjà trop dit. Plaignez-vous, vandales, nous vous fournissons les matériaux. C'est ainsi que nous sommes, nous autres. Prenez de la graine.

Paul GAVARRY.

Carl Spitteler

Carl Spitteler, dont la mort récente prive la Suisse d'un de ses plus grands et de ses plus célèbres écrivains, était demeuré ignoré du public français jusqu'en 1915. Une conférence qu'il prononça cette année-là et dans laquelle il flétrissait l'aggression allemande, attira l'attention des pays latins sur l'homme et son œuvre. On traduisit alors certains de ses ouvrages : « Imago », « Lieutenant Conrad », « Les Petits Misogynes », « Premiers Souvenirs », qui permettent de reconnaître un talent original et profond, joignant à une peinture exacte et savoureuse du milieu — la Suisse allemande — un esprit philosophique extrêmement attachant. Lorsqu'il montre dans « Imago » l'opposition entre la femme imaginée et la femme réelle, dans « Lieutenant Conrad », le contraste de rêves et d'ambitions qui sont détruits dans une rixe de paysans, on retrouve, transposés parmi des personnages familiers, les grandes idées qui dominent les deux œuvres maîtresses de Spitteler : « Promettrée » et « Le Printemps Olympien ». Ces poèmes, qui valurent à l'auteur le titre de « Prince des poètes de langue allemande », n'ont malheureusement pas été traduits en français. Leur importance spirituelle, leur ampleur presque homérique, le merveilleux souffle lyrique qui les traverse, justifient pleinement les regrets unanimes qui ont accueilli la disparition du Poète.

La noblesse de sa pensée, la simplicité de sa vie, la majesté grave et souriante de son génie, ont fait de Carl Spitteler une des plus belles personnalités littéraires suisses, et de sa mort un deuil européen.

Marcel BRION.

Les Livres

A PROPOS DU GONCOURT

L'inévitable rançon du talent, et surtout de la réussite, est de susciter des admirations dangereuses pour leur objet même. M. Thierry Sandre, lauréat du prix Goncourt, n'a pu échapper à cette fatalité. Depuis que la fantaisie des Dix s'est plue à désigner son œuvre au grand public, d'obscurs thuriféraires l'ont hissé sur un pavois, se prosternent devant sa gloire neuve, et prétendent forcer tout passant à plier le genou. Malheur à qui ose formuler un jugement, élever de timides réserves à propos d'un talent dont l'évidence ne s'impose pas à tous. Le méprisable hérétique est immédiatement appréhendé, jeté dans la boue, couvert de crachats et d'injures, et forcé de confesser sa foi dans le génie de la nouvelle idole.

Cela, en soi, ne serait que ridicule et il n'y aurait pas lieu de s'émouvoir des trépignements de quelques énergumènes qui cherchent évidemment à se tailler leur petite part dans le beau manteau de M. Sandre. Mais il y a dans tout ceci quelque chose de pénible et de répugnant, et que je veux dénoncer, c'est la prétention affichée à grand fracas d'édifier la réputation de l'écrivain sur sa qualité d'ancien combattant. M. Thierry Sandre a fait la guerre, comme tant d'autres. Cela, dans l'esprit de ses farouches amis, lui confère une sorte d'immunité littéraire. L'œuvre d'un combattant échappe à la critique ; par définition, elle est parfaite. Et c'est ainsi que, pour avoir osé exprimer au sujet du *Chèvre-feuille* des observations et des réserves, que je fais miennes, mon ami Jean Ballard s'est vu couvert des plus viles abjections.

Je ne doute pas un instant que M. Thierry Sandre

ne repousse de toute sa dignité de pareils procédés. Un artiste qui présente son œuvre au public ne cherche pas d'aussi misérables échappatoires pour évader son jugement. Avoir fait la guerre ne confère pas du génie à qui n'en a pas, et n'augmente en aucune façon le mérite littéraire d'un écrivain. S'il en était autrement, le brave garçon qui fut mon ordonnance durant toute la campagne n'aurait qu'à réunir ses lettres à sa fiancée pour être sacré l'un des Maîtres de l'époque. Il est vrai que l'Académie a donné l'exemple de cette ridicule confusion en appelant des généraux sous la Coupole ; ce n'est pas une raison pour que les huit millions de Français qui ont connu les tranchées troquent leurs glorieuses loques contre le bonnet des grimauds de collège. Les combattants ont droit à l'estime et à la reconnaissance du pays. C'est une créance d'honneur, une créance morale, et qui ne se monnaie pas. Vouloir se servir de ce beau titre dans une intention d'arrivisme littéraire serait le diminuer.

Je ne connais pas personnellement M. Thierry Sandre. Comme écrivain il est sympathique, et malgré que je considère le *Chèvre-feuille* comme une erreur, il sollicite l'attention de la critique par des qualités saines et solides. Je me permets de lui signaler les procédés dont usent ses amis, certain qu'il les réprouvera aussi hautement que nous.

G. MOUREN,
Lieutenant d'Artillerie, Croix de Guerre.

Paul GAVARRY, *Lieutenant de Char de Combat, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre.*

Charles BRUN.

Gabriel D'AUBARÈDE, *Engagé volontaire.*

Raymond MAURECH (Herrem), *Croix de Guerre.*

LES POETES

« *Les quinze sonnets Saint-Martin, rimés par* Henri Courmont, *Picard* » (chez Ch. Courmont et C°, à l'enseigne du taureau couronné de lierre).

Louis Le Cardonnel : « De l'une à l'autre aurore » (*Mercure de France*).

Pierre Mac Orlan : « Simone de Montmartre », suivie de : « L'inflation sentimentale » (*Nouvelle Revue Française*).

Blaise Cendrars : « Kodak » (Documentaire), *Librairie Stock* (Poésie du temps).

———o———

J'admets toutes les licences, sauf contre la poésie.
PHILIPPE SOUPAULT.

Je ne veux pas, en cette fin d'année, établir le bilan poétique des mois qui viennent de s'écouler, ni vaticiner sur le sort de maints alignements lyriques qui parurent en 1924 sous des couvertures aussi variées que celles des fleurs de toute saison. Leur destinée, aussi, est de s'en aller comme les neiges d'antan et comme les modes féminines « Ce sont des roses mortes, Pour de futures roses fanées », dirait le souriant *Derême*, cependant que *André Breton*, soulignant la vanité de toute poésie, nous clame sur son trépied surréaliste que tout est « poisson soluble ». Des esprits chagrins par nature ou qui n'ont point pour se consoler la pipe légendaire des poètes fantaisistes et de Monsieur le Président du Conseil peuvent, prenant prétexte d'un tel état de choses, se lamenter sur la décadence de la poésie du temps. Pour moi, je ne crois pas à la décadence de notre lyrisme : En 1824, le sympathique *Ecouchard Lebrun* ne tonnait-il pas contre *Hugo* ; en 1857, je ne sais quel avocat général n'attaquait-il pas dans l'œuvre de *Baudelaire* les germes les plus violents à son gré de décadence littéraire et morale ? Décadence, décadence ! Tout cela est aussi vieux que la démocratie ou que le jeu du diabolo qui fleurit au début du siècle. A ces considérations que je veux croire profondes, il ne manque que des citations latines ou que le style de Monsieur *Paul Souday*. Mais comme il n'entre pas dans mes habitudes d'invoquer à chaque ligne le baladin des données immédiates, ou de sonder les arcanes freudiennes de la psychiatrie, je dirai seulement qu'en cette année, qui fut placée sous le

signe du Vendômois, j'ai lu beaucoup de poètes de droite et de gauche : Les élégies d'*Allibert*, les Odelettes de *Vérane*, les étranges constructions de *Pierre Reverdy*, me charmèrent également; aussi ne devra-t-on point s'étonner si la présente chronique est une chronique de coalition.

Voici d'abord une mince plaquette, dont la présentation à elle seule est un poème d'une truculence telle que s'il peut convenir à des esprits accoutumés aux audaces d'un *Faret* ou d'un *Saint-Amant*, tous lyreurs de gaillarde et bachique mémoire, il n'en suscitera pas moins une moue indignée sur le visage que j'imagine ocré de telle jeune personne nourrie dans cette chambre bleue du temps présent qu'est le symbolisme. Je ne conseille pas à ces beautés de vignette et de chlorose, comme l'eut écrit le musagète de nos thés dansants et qui l'est encore de quelques milieux de *Montparnasse*, de lire les vers d'*Henri Courmont*. Pour s'expliquer une telle œuvre, il faut se pénétrer de cette idée fondamentale, que les revues de province s'obstinent à dissimuler, à savoir que le symbolisme, bien qu'il ait pour beaucoup des charmes de belle au bois dormant, est mort et enterré tout comme Monsieur *de Malborough* et sans page pour le pleurer, Monsieur *Royère* excepté. Or, en cette année lumineuse de *Pierre de Ronsard*, le picard *Henri Courmont*, en fidèle sergent de la caserne romane, part en guerre à cheval sur sa futaille de franc pineau et levant bien haut le gonfanon de tous les bons « pions et ivrognes de ce temps ». Cependant, comme le bon Saint-Martin, patron assez indulgent de ces ripailles lyriques, je me permets de couper en deux parts ce palladium néo-roman, et de dire en peu de mots ce que je pense de toute cette poésie rétrograde et de ces muses en foutanges et en vertugadins. Bien loin de mettre en doute le talent de *Courmont*, je déclare tout simplement qu'il gache en des exercices d'ailleurs savants des dons de vrai poète. Si nous avons ceint au front de *Jean Moréas* la rose et le laurier, c'est en souvenir des « Stances » et non de l'archaïsme factice de ses premiers poèmes. *Courmont* peut et doit parler la langue de chaque jour : *Ronsard* demandait-il autre chose? Et *Du Bellay* ? Devrons-nous devant des archaïques de l'espèce de Monsieur *Thérive* défendre le clair parler français du XXe siècle ? Ecrire dans le « gentil stile » du XVIe siècle, au temps de la S. D. N., est aussi absurde de la part de nos contemporains qu'il l'était de la part des humanistes exaltés de « despumer la verbocination latiale. » La plaquette de *Courmont* est un étrange document ; c'est à ce titre, et aussi par sa luxueuse et pittoresque présenta-

tion, qu'elle doit trouver place dans la bibliothèque des lettrés, curieux de livres rares ou de faux bibelots anciens.

Du *Rhône* à l'*Arno*, chantant comme *Pétrarque* de *Vaucluse* à *Florence* aux cloches argentines, *Louis Le Cardonnel* a voyagé, et ses poèmes ont emprunté à la courbe des collines et à la pureté du ciel latin leur charme lumineux et leur harmonie :

Les yeux clos je refais mes anciens voyages ;
Doutant de l'avenir, je pense à mon passé,
Et me berce tout bas des si pures images
D'un bonheur que jadis Florence m'a versé.

Et le poète nous dit ses rêves de chanteur et de prêtre dans une langue toujours très noble et cependant plus souple que celle du plus beau lyrique de ce temps : *Henri de Régnier*. C'est que *Le Cardonnel* est un survivant de l'époque symboliste. Il a conservé de cette période, où les plus hardis novateurs croyaient encore à la pureté de l'art une fidélité qui peut paraître surannée à nos avant-gardes aux formes classiques sans vain archaïsme de commande. Il y a dans son œuvre quelque chose de lamartinien, d'élyséen, pour employer un mot qui lui est cher, et il faut se souvenir que bien avant *Moréas*, il fut le premier à renier la poésie décadente. C'est au pur poète des stances qu'il adresse un des plus larges morceaux du présent recueil, *à Moréas* qui vint mourir parmi les roses de *Cannes*, devant la mer, comme vingt ans plus tard *Jean-Paul Toulet*, parmi les palmes de *Hyères* ; il évoque le passé dans ce *Paris* tumultueux, où le verbe des tribuns, le geste des financiers, le chant des poètes font un étrange bouquet de force et de vie ; les amis disparus dans la dernière guerre, et je dois à un poète de Provence, noble lyreur roman, de citer cette strophe :

Lui même, comme toi porteur du thyrse antique,
Lui même cher au chœur des muses, Lionel
Des Rieux, tout couvert de son sang héroïque,
Maintenant t'a rejoint dans le monde éternel.

Et ce vœu pour la mémoire radieuse de l'Athénien qui anima à nouveau la lyre de notre Pléïade :

Alors nous redirons, Poète, tes poèmes,
Nous les emporterons près des flots murmurants ;
Et les flots en seront comme charmés eux-mêmes,
Dans la limpidité des matins transparents.

Je ne parlerai pas plus longuement en cette Chronique de *Louis Le Cardonnel.* Quelque jour peut-être aurai-je le loisir de lui consacrer un article et d'examiner avec mes lecteurs l'ensemble de son œuvre. En attendant mieux, on pourra trouver dans le beau numéro que nos amis du *Feu* ont fait au début de décembre l'essentiel de ce qu'il faut connaître du poète de *Valence.* Et d'ailleurs un tel talent n'est pas près d'être oublié, qui sut avec une telle perfection unir à la pureté de l'inspiration chrétienne la beauté de la forme française.

Effectuons maintenant un changement à vue tout comme chez *Volterra* et, congédiant vers leur bois de lauriers les muses que j'imagine blanches, accueillons la Cavalière *Elsa*, devenue poétesse après la chevauchée des cosaques Zaporogues vers l'Occident bourgeois.

Pierre Mac Orlan nous raconte en lignes poétiques la vie et la mort amoureuse et financière d'une délicieuse petite femme qui a nom « Simone de Montmartre » :

Une lumière a fleuri
Dans l'ombre de la rue des Saules
Comme une marguerite
Au coin de la rue du Mont Cenis.

A quoi bon gâcher par un résumé incomplet cette histoire qui en vaut bien d'autres? L'œuvre peut vous exaspérer aussi bien que vous charmer. Je ne sais si tout cela est viable, je crois même le contraire, mais toute la poésie quotidienne de ce temps est dans ces notations pittoresques, vécues et souvent émouvantes :

Un jazz-band, goutte à goutte,
Distillait un fox-trott, tellement sentimental
Que Marie mit ses mains sur les épaules de Georges
Et, pendant deux secondes, fleurit comme une rose
Délicate et penchée.

Et maintenant un chant plus âpre monte aux lèvres du romancier de la « Vénus internationale ». Toute l'angoisse qui pèse

sur l'Europe, tout le romantisme tourmenté que la guerre a infusé à notre génération, *Mac Orlan* l'exprime dans les versets prophétiques de l' « Inflation sentimentale », où il jette sur les cités corrompues du temps présent l'anathème de ceux qui échappèrent à la tourmente :

Salut, Vénus inquiète accroupie sur l'Europe

. . . .

O Vénus brevetée de 1922,
Jouant sur « l'Underwood » la musique des sphères politiques
Cependant que sur les eaux européennes
Les clairons en pied rappellent encore une fois,
Les hommes à leur poste de combat.

Cette malédiction jetée sur la femme contemporaine, sur la « dactylo qui se mêle comme une eau tiède au vin généreux des hommes », prend une ampleur singulière lorsque le poète, devenu prophète, annonce sur la corruption française la prochaine venue de la révolution purificatrice. Cela nous vaut la plus belle partie du poème : Toute circulation a cessé dans la ville, « Cela commença comme une maladie de cœur ». Le crépuscule est dans les rues désertes et sans lumières. Je cite un passage assez long, le seul qu'il me soit possible de donner en entier, car les autres fragments sont un peu libres :

« Et quelqu'un, dont le nom restera à jamais perdu pour l'histoire, cria de toutes ses forces, d'une petite voix ridicule : « Les matelots ! »

« Ils avaient supprimé le pompon rouge de leur bonnet et l'armature qui lui donne une rigidité correcte ; un veston de cuir recouvrait leur chemise réglementaire. Quelques-uns portaient des imperméables en toile huilée et de couleur noire. Ils avançaient au milieu de la rue en poussant devant une petite mitrailleuse toute neuve, telle une machine à nettoyer les appartements par le vide...

« Dans le quartier habité par les filles, une fusillade timide éclata prématurément. La pluie tomba sur la chaussée et la mitrailleuse se refléta sur l'asphalte, car c'était encore le jour... »

Telle est la poésie de *Pierre Mac Orlan*, poésie profondément humaine et sociale et qui nous permet de faire confiance aux poètes d'avant-garde. Certes, cette œuvre lyrique est exceptionnelle dans la production littéraire de cet écrivain, mais elle ouvre sur son avenir les plus vastes perspectives. Je ne serais pas autrement surpris si, dans quelques dix ans, *Mac Orlan* avait sur la

jeune littérature une influence analogue à celle que *Gide* a exercée sur notre génération.

Je me sens incapable de parler comme il conviendrait du nouveau recueil de *Blaise Cendrars*, recueil qui n'est rien moins que l'éclosion de l'exotisme dans la jeune poésie. Je ne ferai pas de citations : ce lyrisme essentiellement dynamique ne s'y prête point. On n'analyse pas un film, sauf peut-être en le tournant au ralenti. De même pour « Kodak ». Il conviendrait de réaliser l'image primitive dont on nous communique les éléments dissociés. Toutefois, je crois ce pittoresque artificiel (ce qui est peut-être une qualité) et verbal (ce qui pourrait bien être le pavé de l'ours), et je lui préfère la poésie autrement émouvante d'un *Reverdy*. En ce qui concerne le cubisme en général, j'admets volontiers avec *Epstein* que l'art est absolument indépendant de la nature objective, une création purement cérébrale; mais je veux au moins voir comment cette construction est faite, afin d'éprouver le plaisir tout intellectuel que l'on ressent à découvrir le mécanisme d'un théorème. Prétention peut-être odieuse mais sincère.

Et maintenant ? Sur le mode des grands tailleurs ou des chroniqueurs de la danse : qu'aurons-nous cette année? Je ne veux pas le deviner et j'attends les livres de demain avec la même confiance que les saisons qui vont fleurir. La poésie contemporaine est toujours riche de sève et chaque jour plus originale comme les précieuses orchidées, fruits d'un travail savant. Pour moi qui suis l'indulgence même, ayant aussi insulté au laurier du Porte Lyre, il me sera toujours agréable d'entendre sortir de l'essaim des typographies fantaisistes les confidences d'une âme, lorsque de favorables divinités m'accordent loin de l'asphalte et des électricités les charmes d'une branche neigeuse d'amandier ou, sur la fin d'octobre, l'effeuillement d'une rose sur les buis vernissés. Et de quel sort différent rêvez-vous, mes frères, blessés également de l'immortelle maladie ?

LÉON-GABRIEL GROS.



EUG. MONTFORT. — *La Belle Enfant* ou l'*Amour à Quarante Ans* (Arthème Fayard).

Arthème Fayard vient d'éditer dans sa collection : *Le Livre de Demain*, le beau roman de notre concitoyen Eugène Montfort.

En bon Marseillais, je ne puis que me réjouir de la large diffusion désormais assurée à une œuvre remarquable, et qui est édifiée à la gloire de Marseille.

Car, débordant une intrigue qui ne laisse pas cependant que d'être attachante, au-dessus des personnages pittoresques que campe la fantaisie d'un observateur pénétrant, c'est l'âme même de notre ville qui emplit ces pages pleines de vie, hautes en couleur, et qu'anime un ardent amour. C'est la ville aux cent peuples, la ville aux quais grouillants, la ville des bouges infects et des voiles ruisselantes de soleil et gonflées par l'appel éternel de l'aventure, c'est le caravansérail bariolé où s'affrontent et se mêlent toutes les races, terre d'élection des agioteurs et des filles aux lignes antiques, Pirée moderne que souille, comme une lèpre énorme, le vomissement d'une romaine Suburre. Cette monstrueuse cité, pleine d'ordures et de soleil, Montfort élève vers elle un Hymne d'adoration fervente. Car n'est-ce pas un hymne, ces paroles enfiévrées que prononce le poète Guy Joli — le joli nom pour un poète ! — sur la terrasse du Café Riche, cher à notre ami Sarnette :

« Cette foule, tu ne sens donc pas toute la poésie, le rêve qui vit en elle ! C'est une chanson au crépuscule avec un bruit de mandoline dans une petite trattoria devant la mer, au bord du golfe de Sorrente : c'est un temple en ruines, sous le soleil, dans un grand paysage aride et pur, en Grèce ; c'est un patio bleu où l'on entend un bruit de gouttes d'eau tombant dans une vasque, en quelque casa andalouse... Et encore tout le parfum, le mystère qu'apportent ceux qui viennent de plus loin, des Indes et de l'Asie. Est-ce que ce grand peuple bâtard n'est pas admirable ? Est-ce que tu ne le sens pas gonflé d'énergies et de songes qu'aucun autre peuple ne peut nourrir ? Et quand tu le places dans ce prodigieux décor, au milieu de nos collines ? Et quand tu bourres nos bassins de vaisseaux, et que tu entoures d'usines qui fument cette ville, et que tu la fais traverser de tramways innombrables, de lourds charriots et que tu tends là-dessus un beau ciel bleu, avec, de loin en loin, des coups de mistral à renverser des éléphants, ah ! ah ! mon petit Didier ! ah ! ah ! tu n'as pas une ville ordinaire ! »

En donnant à *La Belle Enfant* la large publicité de sa collection, Arthème Fayard a bien mérité de notre ville.

G. MOUREN.

Almanach des Lettres Françaises et Etrangères. — Cette formidable publication, dirigée par Léon Treich, étonnant chercheur, mémoire prodigieuse complétée par un goût parfait, est bien la Somme des Lettres actuelles, à tel point qu'elle dispenserait de lire tous les hebdomadaires consommés par le monde lettré. Il n'est pas une bibliothèque, une salle de lecture, un écrivain, ou un professionnel de la critique ou du journalisme qui ne pourra s'en passer. Dans dix ou vingt ans, quand les collections des *Nouvelles Littéraires* ou du *Journal Littéraire* seront introuvables, et d'ailleurs peu propres à un travail méthodique de recherches, c'est à l'*Almanach des Lettres Françaises et Etrangères*, à ces magnifiques archives du monde qui pense, classées avec bonheur par le « Bénédictin des Lettres », qu'il faudra recourir. Remercions ce laborieux qui dresse un tel monument à notre génération.

J. B.

*
* *

LIVRES REÇUS. — *Lettres de Pierre Loti à Mme Juliette Adam.* — Emouvant témoignage de cette âme qu'on calomnia, faute de la chercher plus profondément derrière le masque humain. Oui, Loti était un grand cœur, il fut un père tendre, un ami affectueux et vigilant, un aîné secourable, plein de bienveillance. Cela, il importe de le dire; surtout il faut lire ce volume, qui ne permet plus aucun doute (Plon-Nourrit).

CHRONIQUE BIBLIOPHILIQUE

PAUL MORAND. — *La Fleur Double.*

Edition originale qui paraît illustrée sous une élégante couverture vert jade ornée seulement d'un titre formant bloc, interligné de palettes d'or.

Frontispice de Daragnès; une innovation dans l'art de graver au burin. Innovation qui restera, bien qu'elle ne soit encore comprise que de rares initiés.

Le cuivre ainsi égratigné a une douceur charmante que n'égale aucune autre taille.

Honnête typographie, cousine germaine du Romain de Fournier et du Duberny.

Le texte est du Morand en évolution (Emile Paul).

CHARLES MAURRAS. — *Premiers Pas sur l'Acropole.*

Une grande rareté bibliophilique et un régal littéraire.

Le format est celui d'un in-folio et l'épaisseur celle d'une feuille de cactus.

M. Audin a pris pour lui dans ses casses un admirable Baskerville, caractère qui a comme performances notables le Voltaire, le Condorcet et plusieurs belles éditions modernes (Champion).

PIERRE MAC ORLAN. — *Malice.*

On connaît le roman. Chas Laborde l'a souligné d'eaux-fortes linéaires, presque comme des dessins de Cocteau, et rehaussées de tons légers à l'aquarelle, ou perce sa verve et son grand talent.

Le format est agréable et l'ordonnance du livre ne dépare pas les autres volumes de cette collection, qui contient des œuvres remarquables (Jonquières).

ROLAND DORGELÈS. — *Le Réveil des Morts.*

Les horreurs de la guerre avec *Les Croix de Bois*, celle de l'après-guerre avec *Le Réveil des Morts*. La typographie, soignée, est dans la tradition de la maison. Pierre Falké, qui avait trouvé des notes de couleurs vibrantes pour *Le Pot au Noir*, a mis dans ses eaux-fortes toute la tristesse du Nord et toute la douleur des ruines renaissantes : la pluie, la boue, les débrits de cagna, les arbres mutilés. Tout le drame aussi qui se passe dans ce décor de cataclysme et dans les estaminets où l'on boit le schnick (Mornay).

J.-K. HUYSMANS. — *Là-Bas.*

Difficile était l'illustration du livre. Henry Chaperon s'en est tiré au moyen d'une symbologie trancendentale qui ne messied pas à l'ensemble (La Connaissance).

PAUL VALERY. — *Cahier B* 1910.

Le Baskerville et le Fournier sont ici remplacés par l'écriture du Maître qu'à permis de reproduire le remarquable procédé de Jacemet.

Il n'est pas jusqu'aux rousseurs communiquées par le temps au précieux manuscrit qui ne nous soit transmise et c'est toute

l'âme que nous avons de ces notes admirables où l'on trouve au hasard : « Le Bien et le mal » intellectuel sont baptisés intelligence et sottise, et les intellectuels ont une conscience de ces qualités tout analogues à celle que les moraux ont du bien et du mal.

Là aussi on se figure des justes et des réprouvés, des purs et des impurs. Mais il n'est plus question de liberté. Une sorte d'inexistence relative punit les « méchants de ce genre », une sorte de multiplication de l'existence semble récompenser les bons » (Champion).

P.-A. Berger.

Les notes ci-dessus ne comprennent qu'une partie des éditions de luxe ou originales choisies parmi les meilleures.



Revue des Revues

Les Elections a l'Académie Goncourt

Rien de plus déconcertant que l'opinion collective de la célèbre académie. La diversité, pour ne pas dire le disparate des œuvres qu'elle prime chaque année, serait une continuelle occasion de s'étonner pour les naïfs qui voudraient à toute force lui prêtrer ce qui lui manque le plus, l'esprit de suite.

Ce goût capricieux des dissemblances vient de s'affirmer de nouveau au cours des récentes électons. Raoul Ponchon et Pol Neveux! Quoi de commun entre ces deux hommes, l'un vieux bohême impénitent, l'autre haut fonctionnaire décoré et doré sur tranches? Les Goncourt ont peut-être un sens nouveau de l'ironie...

Jugeons-en par ces deux portraits que trace le « Mercure de France » :

Raoul Ponchon :

Sa sérénité, son désintéressement, son mépris de la gloire doivent être donnés en exemple aux écrivains que presse parfois le désir de brûler les étapes.

Raoul Ponchon, qui est âgé de 76 ans (il est né à La Roche-sur-Yon, le 30 décembre 1848), n'a publié qu'à 72 ans, et sur les instances de ses admirateurs, son premier livre : *La Muse au Cabaret*,

Jules Lemaître l'a ainsi silhouetté :

Avec sa calvitie, sa barbe, son nez socratique,
Il promène à travers la vie l'âme en fleur d'un enfant.
Sa modestie n'est pas moins aimable que son talent.

Il mène au quartier latin la vie d'un vieil étudiant laborieux (la simplicité de son art est extrêmement travaillée) et lorsque des journalistes vinrent le complimenter, ce poète, dont bien des pièces figureront dans les Anthologies, leur dit :

Mon œuvre est essentiellement journalistique.

Pol Neveux :

M. Pol Neveux est âgé de 59 ans (il est né à Reims, le 25 août 1865). Il est actuellement inspecteur général des bibliothèques, membre des commissions des Monuments historiques et du Conseil supérieur des Beaux-Arts. Précédemment, il a occupé les postes de sous bibliothécaire à la bibliothèque des Beaux-Arts, chef de cabinet du Ministre de l'Instruction publique (M. Leygues) et commissaire des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Liège.

Les débuts littéraires de M. Pol Neveux sont du 15 août 1897, date de la publication, dans la « Revue de Paris », du premier chapitre

de Golo, roman de mœurs paysannes, œuvre d'inspiration sobre et réaliste; le style en est visiblement influencé par Gustave Flaubert, dont il rappelle parfois la manière jusqu'à confiner au pastiche volontaire.

Le second roman de M. Pol Neveux : « La douce Enfance de Thierry Seenuse », se passe, comme le premier, en Champagne; il est en partie autobiographique et, quoique de pensée moins pessimiste que Golo, n'en laisse pas moins une puissante impression de désenchantement où se reconnaît la marque flaubertiste.

On doit encore à M. Pol Neveux une remarquable étude sur Guy de Maupassant pour l'édition Conard, un rapport qui fut très remarqué sur la « Section des Arts décoratifs de l'Exposition de 1900 » et (ce qui est moins connu) quelques curieuses pièces de vers et des chansons écrites jadis en collaboration avec ses amis Henry Céard et Gabriel Thyébaut.

Je ne connais pas l'œuvre, pourtant mince jusqu'à l'indigence, de M. Pol Neveux. Je me permets cependant d'exprimer mon étonnement. Il est assez difficilement admissible que deux romans, qui font parfois songer à des pastiches, quelques vers et chansons, *écrits en collaboration*, et un rapport, même remarquable, à propos d'une exposition, puissent suffire à faire d'un haut fonctionnaire un académicien, si l'on veut songer que parmi les prétendants se trouvaient des écrivains de race tels que Camille Mauclair, Gaston Chérau, Georges Duhamel. Après tout, ces deux romans sont peut-être des chefs-d'œuvre...

Je ne puis quitter Raoul Ponchon sans rappeler, à la suite du « Mercure », ce curieux quatrain qui eut l'honneur de conquérir le suffrage de G. Clemenceau :

Je hais les tours de Saint-Sulpice.
Quand, par hasard, je les rencontre,
Je pisse
Contre.

Ce Ponchon, tout de même !

*
* *

CEUX QUI S'EN VONT

Gabriel Fauré :

De M. Jean Marnold, dans le « Mercure de France » :

C'est une harmonieuse et noble figure d'artiste qui disparaît avec Gabriel Fauré. Il s'est éteint paisiblement, le 4 novembre, sans bruit, sans vains bulletins à la presse. On ignorait que, depuis son retour

de vacances, sa santé s'était altérée et la brusque nouvelle éclata soudain pour un retentissement mondial. Cette mort sereine est l'image de sa vie et de sa carrière. Nul plus que Gabriel Fauré ne fut un pur artiste. Insoucieux, bien plutôt même que dédaigneux de réclame, tant la pensée en était étrangère à son indolente fierté d'âme, il créa son œuvre simplement, sans tapage, la confiant pour la plus grande part à un éditeur peu diligent, et la gloire lui vint toute seule, s'imposant peu à peu, universelle, et non sans l'étonner lui-même.

Gabriel Fauré était né à Pamiers, le 13 mai 1845. Il fit ses études musicales à l'institut Niedermeyer, où il se familiarisa avec les grands classiques, qu'ignorait encore notre conservatoire, avec le plain chant, et les œuvres des maîtres du XVIe et du XVIIe siècle. Organiste à Rennes, puis à Paris, à Notre-Dame de Clignancourt, il connut successivement les orgues de Saint-Honoré d'Eylau, de Saint-Sulpice et enfin de la Madeleine, en qualité de remplaçant pendant les tournées de virtuose du titulaire, Camille Saint-Saëns. En 1896, il occupe au conservatoire la classe de composition, devenue vacante par la démission de Massenet. En 1905, le départ volontaire de Théodore Dubois le porta au poste de directeur du Conservatoire.

Ce grand artiste, ajoute M. Marnold, était étrangement modeste. Il confiait récemment à M. Henry Malherbe : «Ce qui m'a sauvé, c'est la conviction que j'avais de mon peu de mérite. J'ai toujours pensé qu'une œuvre que j'achevais était de beaucoup inférieure à ce que je voulais faire. Je ne croyais pas que ce que j'écrivais avait une importance, une valeur quelconque. »

L'homme était délicieux, l'artiste était exquis. M. Louis Schneider analyse ainsi son art dans la « Revue de France » :

Du musicien, la qualité primordiale aura été le charme, cette chose indéfinissable, dont le fabuliste aurait aussi pu dire qu'elle est encore plus belle que la beauté; le charme qui trouble, qui empêche d'analyser la suprématie de certaines femmes dont on ne jugerait que l'extérieur, et qui est un don rare et précieux, parce qu'il est fait de l'élégance du cœur et de l'esprit.

Elégance, distinction suprêmes, une délicatesse infinie dans la nuance, une subtilité dépourvue de prétentions, la grâce, la limpidité d'une source, la noblesse harmonieuse et souple des lignes,,, C'est de Fauré que Verlaine eut pu dire :

Votre âme est un paysage choisi

Et toutes ces qualités éminemment françaises, Fauré les possède, et, chez lui, elles semblent nouvelles, tant son originalité sut les diriger vers une œuvre absolument personnelle :

Cette originalité native était si franche, dit M. Marnold, et si robuste que, seul des musiciens français de sa génération, il échappa aux influences beethovénienne et wagnerienne, autant qu'à la débussyste depuis; si fortement caractérisée que, dans quelques compositions pour le piano, il put subir impunément, et d'ailleurs tout incidemment, celle de Chopin et de Schumann.

M. Schneider dit pareillement :

Et tout cela est écrit dans un langage neuf dont on retrouverait peut-être la trace chez les Maîtres de la Renaissance. Mais comment décrire cette nouveautés? Nulle révolution n'y trouble la grammaire établie, et cependant ce classique est si profondément moderne qu'on smble avoir affaire *à du classique de demain.* C'est par là qu'il se recommande. On dirait une vieille église byzantine de style si pur, si souple, si parfait, qu'on oublie qu"elle est vieille et qu'on se dit en se mettant au-dessus du temps : On construira ainsi dans quelques centaines d'années. « Et quand on sort de son rêve, on se réveille découragé par l'harmonie des proportions, par la nouveauté de la structure, par l'audace juvénile de certains détails; on est persuadé que ceux qui viendront plus tard ne feront jamais mieux. »

Et M. Camille Bellaigue note, dans la « Revue des Deux-Mondes », que nul mieux que Fauré ne fut le musicien des vaisseaux et de la mer.

Maître de la Mer, on pourrait nommer de ce nom Gabriel Fauré. La mer chante en un grand nombre de ses mélodies, depuis les plus anciennes jusqu'à celles-ci — l'horizon chimérique — qui sont, croyons-nous, les plus récentes.

Analysant cet « Horizon chimérique », le dernier recueil du Maître, M. C. Bellaigue ajoute avec émotion :

Jamais le Maître que nous pleurons n'écrivit musique plus claire, d'une plus pure et plus sereine clarté. Balancé par une houle profonde, mais douce, le dernier chant commence ainsi :

Vaissaux, nous vous aurons aimés en pure perte.

Gardons-nous de le croire. Les vaisseaux de la mer, Fauré ne les a pas aimés en vain pour sa gloire et pour notre joie. Il le savait bien lui-même, il les aima toujours, et cette mélodie en rend un suprême témoignage Saluant les nefs qui s'éloignent, toutes voiles ouvertes, quand il leur dit, quand il leur chante ceci, d'une voix plus que jamais émue :

Le souffle qui vous grise emplit mon cœur d'effroi ;
Mais votre appel au fond des soirs me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi !

Il donne à l'alexandrin final l'accent passionné, presque tragique, de son inguérissable amour.

De Max :

De M. Albert Flament, dans ses tableaux de Paris de la « Revue de Paris » :

Une étrange figure, romantique et décadente, un cerveau traversé de visions colorées, d'empereurs vêtus de pourpre, derrière lesquels se confondaient Byzance avec Rome, la Grèce avec l'Asie Mineure. Un personnage sorti d'une page de Jean Lombard, que Rochegrosse aurait illustrée. Il était à Phidias ce que Rops est à Ingres au cours du XIXe siècle : Vous lui donniez Racine, il vous rendait Sienkiewicz. Et il ne cessait de paraître, à côté de Polyeucte, ce que pourrait devenir auprès de l'image mystique de Saint-François d'Assise, la foi souffrée de Huysmans. Ce grand bruit, ces gémissements causaient la rumeur du génie; mais n'en dégageaient que rarement la pure sonorité.

Il venait après Sarah Bernhardt, à laquelle il demeura longtemps attaché. Il fallait cet écho cuivré à cette voix dont l'or se ternissait, au crépuscule. Il aimait les poètes et les servit avec emportement. Il semble avoir été le dernier de ces tragédiens auxquels le rideau d'une rampe communique, comme aux taureaux des corridas la vue du drap rouge, une folie subite et quelques mille ans de recul.

Mais cet empereur roumain qui gémissait et tonnait si furieusement ses rôles et qui cravachait ses contemporains de tant d'épithètes, ne pouvait voir une larme ni supporter le récit d'une misère sans vouloir aussitot la secourir, en oubliant la gêne où lui-même se trouvait, et toujours prodigue, toujours magnifique, il donnait tout. On ne saurait le comparer à aucun autre dans le passé. Il restera, avec ses outrances et ses lourdes lassitudes, ses fureurs et ses pleurs véhéments, dans le souvenir de ceux qui l'entendirent, isolé, étrange, comme le mirage d'une ville d'Orient, au creux de montagnes hérissées et qui se dissout dans les braises du couchant, par-dessus les sables livides du désert.



Une Controverse

La « Revue Européenne » (décembre 1924), publie une note de M. G. Montandon, sur le livre de M. F. Ossendowski : « Bêtes, hommes et Dieux », et la réplique de M. Ossendowski. Je retiens, de cette réplique, ce post-scriptum, qui confirme ce que disait, ici-même, à ce propos, mon excellent collègue J. Ballard :

« P.-S. — Je m'adresse à toutes les Sociétés scientifiques, aux géographes, ethnographes, géologues, historiens, et à « tous les tous », comme disent les Soviets, en les priant de ne pas me qualifier, se basant sur mon livre, de savant explorateur. Mon livre est un roman individuel que je ne me serais jamais permis de présenter à une société scientifique quelconque, ni à aucun représentant de la science. Mon livre n'est qu'un récit pour le grand public s'intéressant aux « bêtes, hommes et dieux » et rien d'autre. Je pouvais aussi bien écrire ce livre sans avoir jamais visité auparavant ni la Mongolie, ni le Thibet, ni la Chine, ni le Japon, et que M. Sven-Hedin ne tremble point, je ne veux aucunement lui ravir ces lauriers de grand explorateur. Je ne suis nullement jaloux de sa gloire, encore moins de celle du Commandeur ethio-

pien, M. Georges Montandon, aurait-il ajouté un nouveau titre sur sa carte, celui de « membre collaborateur de la Tchéka de Moscou. »

La cause est entendue, les pladeurs ne parlant point la même langue.

MEMENTO

LES FEUILLES LIBRES. — Une étonnante nouvelle de Philippe Soupault; Quelques pirouettes de P. Reverdy, J. Delteil, F. Girard, G. Ribemont, Dessaignes. C'est étrange : tous ces fantaisistes se ressemblent comme des frères, et il est difficile d'arriver à plus de monotonie dans la recherche de l'originalité.

EUROPE. — Suite des très intéressants cahiers de Georges Louis; Belle étude de Douglas Mac Carthy sur J. Conrad.

LE CRAPOUILLOT. — Amusante hiérarchie du cocuage, attribuée à Fourier.

LE BON PLAISIR. — Bon numéro, avec, Edmond Pilon, Jean Douyau, Louis Estève, Renée Dunan.

LA CRIÉE. — Judicieux croquis de Léon Franc. Propos de Kratès.

L'ANE D'OR. — Henri Cabrillac, R. Castagné, G. Izard, A. Harlaire, Jean Catel, G. Dol.

LE MONDE NOUVEAU. — Une suite, dénommée « Epitres Tolozanes du Temps de Guerre » emplit une douzaine de pages de platitudes rimées. Ce Toulousain demeuré à Toulouse, et qui correspondait avec ses amis du front ne se pouvait-il contenter d'une honnête prose ?



La Vie Marseillaise

Par erreur de mise en page tout un bloc de composition ayant sauté lors du dernier numéro de Janvier, certains articles qui devaient y prendre place se sont trouvés inactuels. Tel est le cas de La Vie Marseillaise *de Jeanssey. Toutefois l'intérêt de cette page nous a poussé à la maintenir dans le présent numéro, certains que nos lecteurs la goûteront aussi vivement.*

J'ai toujours pensé qu'il faudrait être très petit, avoir les cheveux très blonds et les yeux très bleus, se désigner soi-même d'un nom adorablement déformés — *Ali*, par exemple, ou *Niné*, ou *Petit Fé* — pour discerner sous ses traits exacts le visage ambigu de ces heures de fête.

Les grandes personnes disent couramment que la Noël et le Jour de l'An sont la fête des enfants, car une faiblesse, même souriante, se cherche toujours une excuse. Mais les enfants savent bien, pour l'avoir observé, que cette date mystérieuse ramène une allégresse inexplicable dans les habitudes maussades des grandes personnes, et ils échangeraient volontiers entre eux des recommandations chuchotées de ne pas aller raisonner une tradition des grands dont les effets tournent si heureusement au profit des petits.

Appelons ces journées *les Journées des Dupes*, que précède la *Nuit* du même nom.

Dupe, le bon dindon dont les aïeux vécurent fièrement à l'ombre du Popocatepelt et qu'une vie pleine de dignité n'a pas sauvé d'une mort pleine de truffes, ni d'être, ce jour, exposé tout nu aux devantures ou dans un accoutrement susceptible de rendre sa mémoire à jamais ridicule.

Dupe, le bon oncle qui s'évade toute une journée pour visiter les magasins de jouets, tirant les ficelles qui font *couic* ! éprouvant la fixité des peintures sans danger, essayant le pistolet Eureka, se créant un délicieux rajeunissement, en pensant sincèrement : « C'est pour mon neveu ». Dupes, les bons parents qui viennent poser, en retenant leur souffle, une grosse boîte sur un petit soulier dont la mignonne propriétaire consent à faire semblant de dormir. Dupe, le papa qui en est à sa quatrième combinaison de « Meccano » devant son gamin qui l'a reçu en étrennes, mais trouve drôle d'en amuser son père qui l'a donné. Et puis encore, dupe le petit Jésus de cire qui sourit dans sa grotte de carton à cette immense foule venue à lui avec des impatiences de réveillon, des goûts de musique et des curiosités d'attraction. Dupes les petits santons qui se croient naïfs et jusqu'au bon Saint-Joseph, qui ne l'est qu'à demi.

Mais qui ne paierait bien cher — et ne fait comme il pense — cette attendrissante duperie ?

Dans la vieille horloge de l'humanité, il y a un mécanisme excessivement compliqué, qui donne une figure à certaines heures, comme le fait l'horloge de Strasbourg. Nous traversons une heure à visage non pas gai, mais affectueux, une heure à visage déjà vu, aimé, qui inspire la confiance et endort les coutumières irritations.

Et le mécanisme excessivement compliqué dispense aussitôt, pour compléter l'atmosphère, des odeurs aimables, un peu résineuses, un peu culinaires, déjà reniflées en des circonstances de satisfaction ; il accumule l'exposition d'objets propres à réjouir les désirs du ventre et ceux du cœur ; il présente des jouets qui attendrissent, des traditions qui plaisent, des petites choses qui émeuvent ; il fait fleurir les boules opalescentes du gui et les paravents sombres de houx tachés de rouge ; il crée cette animation si particulière de la Noël et du Jour de l'An.

Et pendant que le mécanisme excessivement compliqué fait ainsi sa mise en scène extérieure, les rouages, avec un tout petit grincement dont personne ne s'aperçoit, font accomplir un tout petit bond à l'aiguille d'un tout petit cadran, comme le fait l'horloge de Strasbourg le 31 décembre à minuit.

Et les grandes personnes qui se sont laissé distraire du tout petit grincement et du tout petit bond sont d'accord par la suite à reconnaître qu'elles ont fait exprès à cause des enfants dont c'est la fête.

Et le Grand Horloger avait bien prévu çà. Sans quoi son mécanisme excessivement compliqué aurait bien pu paraître tout simple.

JEANSSEY.



Les Sakharof

On se donne beaucoup de mal au Rhul, aux Ambassadeurs, pour évoquer avec de somptueux chiffons Venise ou la Perse ; Jean-Gabriel Domergue, le grand-maître de cérémonie de M. Cornuché, drape les brocards, brosse les soies, couvre d'ornements ses poupées spleenétiques et règle de mémorables ballets ; eh bien, dites-moi qu'est tout ce carnaval auprès des danses de Clotilde et d'Alexandre Sakharof ?

Des danseurs, ces Sakharof ? On a vraiment trop avili le terme ! Rien de commun avec nos bamboulas hystériques, ou la marche désossée des Argentins ; rien qui rappelle l'aveulissement des vieilles figures, les trémoussements ridicules, ou bien ce mécanisme qui broie le rythme et l'intelligence comme une manœuvre militaire ; mais des danseurs, je veux bien, si l'on restitue au mot sa noblesse antique, c'est-à-dire si l'on appelle ainsi les poètes du mouvement.

La ligne, en ses flexions infinies, exprime tout, et se charge de sens profonds, mais il faut en détacher les accords, en styliser les courbes, en accentuer les motifs, il faut parfois la résoudre en fluidités, en vibrations d'ondes et dénouer suivant les secrètes cadences de l'âme son arabesque qui ploie, s'enroule, ondule et ne finit jamais, tout comme la pensée protée glisse à travers les images, les rapprochements et les récurrences. Et la danse qui force un dieu à s'émouvoir dans un corps docile, qui fait de la forme inerte une incessante création va parler à l'esprit aussi fervemment par la voix des rythmes que le poème ou le chant.

Songez alors à la puissance d'un art qui, pour se soustraire aux désordres de la sensibilité, pour échapper aux impulsions dissonantes s'adresse à une musique à la fois expressive et intellectuelle et suit son canevas dans cet état de grâce que fait éprouver un site illustre. D'abord, il s'enrichira d'émotions anciennes, qu'il prolonge encore ; il ne cotoiera pas la vulgarité, puis il absorbera les plans successifs de la pensée, les états d'âme, il ira du thème à l'inspiration et refluera vers des lointains spirituels. Double harmonie : celle du geste et celle des sons, admirablement accordées, éveillant ces occultes correspondances qui font les synthèses d'art.

Il ne s'agit pas de savoir si cette synthèse est permise, parce

qu'elle est ici réalisée; si la musique, art autonome, va souffrir cette compagnie. On ne lui demande que de nous guider, de se voiler en sourdine, de consentir presque à se muer en attitudes, à n'être que le dessin où se renflera la broderie, car celle-ci va nous réclamer tout entiers, regards et pensée, et désormais les thèmes musicaux ne seront plus qu'un roulis berçant des symboles.

Laissons-nous simplement conduire : il nous suffira de suivre l'image qui se compose sans cesse devant l'œil. Des courbes se lient ou se délient sur le rideau neutre à plis droits que peut figurer un plan de l'espace. Aucun décor, aucun fond n'en trouble la délicieuse imagerie. Car ce motif vivant devient un foyer d'idées — pour qui déchiffre son langage, se renouvelant comme un mot se décline. Un art inouï de mime, une irréprochable plastique aident à la métamorphose. Traduire les sons en lignes que l'œil juxtapose et inscrit dans la pensée risque cependant de n'être qu'une vaine fantasmagorie, une simple joie de rétine si la poésie n'y collaborait. Mais ce jeune homme de Florence — Botticelli, Lorenzacchio ou Léonard, peu importe — reproduit avec la vie en plus, les attitudes, et l'expression de la peinture ombrienne ; il a choisi les gestes les plus naïfs et les plus purs de ce *Quattro cento*, pour en rendre la ferveur et la mystique volupté. Il respire ce *soavo austero* qui fut le charme de Florence et il suggère à lui seul tout un âge, parce qu'il réveille mainte fièvres d'art.

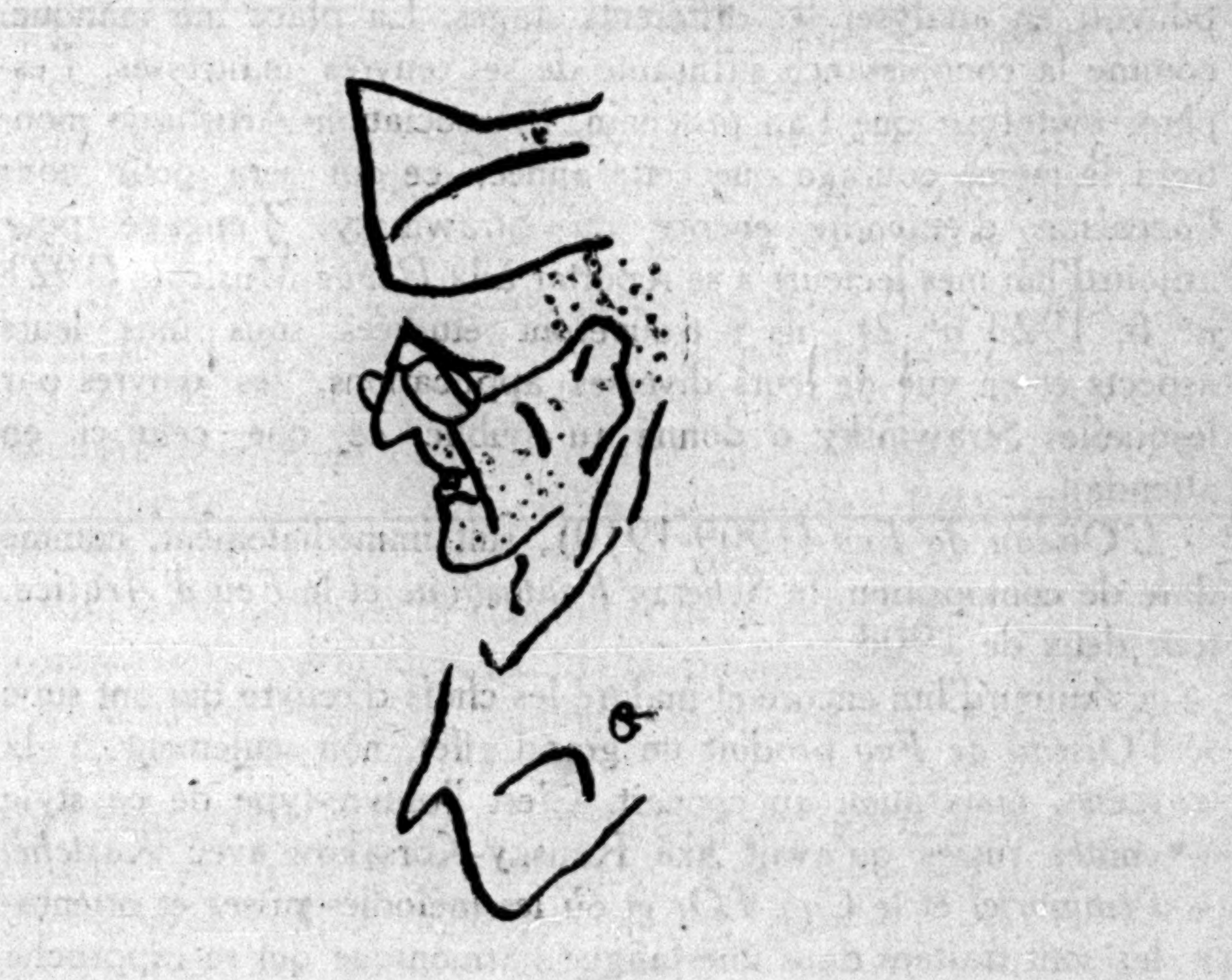
Il en est ainsi pour chaque tableau. Cette vierge, c'est la vision du primitif qu'a pris corps et déroule une prière au rythme de la « danse sainte » ; cette pavane, c'est le XVIIe enrubanné, pompeux et qui fait presque sourire, malgré des façons de rois et des mains exquises; cette prêtresse est descendue des frontons thébains et garde la rigidité archaïque d'Egine, on rêve à ses côtés de tragédies affreuses, de rois égorgés et d'Erynnies aux yeux de braise dans le crépuscule; la langueur et la férocité tropicales, la fleur cendrée de la créole, les voici dans cette « chanson nègre », qui semble venir des lointains Texas. Il faut de l'étude et de l'intuition pour s'approprier ainsi l'atmosphère d'une époque et la rendre en quelques traits. Mais où la virtuosité paraît, c'est dans l'interprétation plastique, dans l'intelligence qui pénètre tant de nuances à la fois, dans cette faculté de se déplacer sans déchoir. Etre musicien, mime, costumier à ce degré de maîtrise ne se rencontre guère et si les Sakharof n'ont pas, à proprement parlé, créé cette danse expressive, ils ont étendu leur art sans l'affaiblir à des tableaux qu'aucun de leurs précurseurs n'eut osés. Et cela les élève au rang des plus célèbres, les place

aussi haut dans notre admiration qu'Isadora Duncan, Nijinski et Jean Borlin.

Leurs scènes mimées, plutôt que dansées, sont un précieux enseignement esthétique; elles nous forcent à penser aux lois mêmes de l'art, à cette sorcellerie du rythme; pourquoi sommes-nous transportés d'aise, et dérivons-nous vers l'état de songe, parce qu'une note plus profonde a résonné, parce qu'un geste plus harmonieux est décrit, pourquoi entrons-nous en transes, parce qu'un arôme apporte dans l'ombre une succession d'images et d'accords ?

Correspondances secrètes d'un rythme unique qui serait la cadence du monde? ou bien réminescences des premiers âges, quand l'art était le bien suprême, la musique, la voix natale des choses et la danse le pur langage des formes ?

Jean BALLARD.



La Musique

IGOR STRAWINSKY

Par un rare bonheur, nos Concerts viennent de recevoir trois grands compositeurs, de tendances différentes, mais de renommée universelle : Vincent d'Indy, Albert Roussel, Igor Strawinsky. Nos hôtes de quelques heures ne se doutent certainement pas de la profonde impression produite dans notre ville par leur passage. Il n'est rien de mieux pour réveiller la torpeur d'une population. Les langues, les plumes ont entrepris avec ardeur l'exposé ou la défense d'idées contradictoires ; de vieilles querelles se sont ranimées dans toutes les branches de l'activité musicale. La forte personnalité d'Igor Strawinsky, le premier en date, ne pouvait avoir un autre résultat.

Pour bien saisir la portée de l'art de Strawinsky, il faudrait pouvoir en analyser les différents stages. La place me manque, comme la connaissance suffisante de ses œuvres maîtresses. J'espère, toutefois, que l'an prochain, l'Association Artistique montrera le même courage que cette année, ce qui sera pour nous l'occasion d'entendre encore du Strawinsky. J'engage pour aujourd'hui mes lecteurs à se reporter à la *Revue Musicale* (1921 n° 6, 1923 n° 2) ; ils y trouveront étudiées, sous tous leurs aspects et en vue de leurs diverses applications, les œuvres par lesquelles Strawinsky a donné au public ce que celui-ci en attendait.

L'Oiseau de Feu (1909-1910), suit immédiatement, comme date de composition, le *Scherzo Fantastique* et le *Feu d'Artifice*, tous deux de 1908 :

« Aujourd'hui encore et malgré les chefs-d'œuvre qui ont suivi
« l'*Oiseau de Feu* produit un grand effet, non seulement à la
« scène, mais aussi au concert. C'est l'œuvre-type de ce style
« contes russes qu'avait fixé Rimsky-Korsakov avec *Kastchéi*
« *l'Immortel* et le *Coq d'Or* et où les mélodies russes et orienta-
« les sont traitées dans une langue harmonique qui se rapproche
« fort de celle de Wagner; Strawinsky y introduit certains pro-
« cédés debussystes, tels que les marches parallèles et scriabi-
« niens (*Poème de l'Extase*). Enchaînements de 9e, de 11e, de

« 13e diversement altérées, quintes augmentées, gammes par tons
« let, avec ses fulgurances, ses chatoiements, ses miroitements
« entiers — rien n'y manque. L'nstrumentation même de ce bal-
« sonores, son coloris si fluide, si fondu, est toute différente de la
« conception orchestrale qui se fait déjà jour dans le *Feu d'Ar-*
« *tifice* pour se réaliser dans *Pétrouchka*, dans le *Sacre* surtout,
« où les groupes d'instruments fortement individualisés s'oppo-
« sent les uns aux autres et forment des plans bien tranchés.»(1)

Je suis d'accord avec Boris de Schloeser sur ces influences. Mais l'on ne saurait toutefois oublier le charme et la personnalité de la mélodie qui déborde de cette œuvre. J'ai plusieurs fois eu l'occasion de dire et d'écrire à quel degré d'intensité le rythme se manifestait chez Strawinsky. Or, la mélodie n'est que le développement du rythme. Celui-ci est à la base de toute manifestation naturelle, et il y a du rythme dans un paysage comme dans une statue ou une symphonie. La mélodie n'est que l'extériorisation de l'âme musicale et l'intensité de ses accents révèle la puissance réceptive du musicien et sa faculté plus ou moins grande d'expression.

Strawinsky est profondément sensible. L'opposition du *Concerto* à l'*Oiseau de Feu* nous le montre. Son ballet « dépend
« directement, non plus uniquement dans sa genèse (c'est-à-dire
« psychologiquement), mais dans sa structure même (esthétique-
« ment donc), dans sa forme — des images visuelles, des thè-
« mes littéraires, de la légende qui l'ont suscitée et qu'elle a pris
« à tâche d'évoquer. Ces éléments extra-musicaux jouent ici
« non seulement le rôle du motif psychologique qui suscite une
« activité musicale possédant sa signification propre, mais ils
« interviennent activement dans la marche de cette activité, et
« l'œuvre musicale apparaît ainsi comme un composé d'éléments
« sonores dont l'alliage est déterminé par des considérations se
« rapportant au domaine de la peinture et de la poésie. » (1).

Par contre, le *Concerto* n'est que de la musique pure. Il s'appuie sur un sentiment vierge, un sentiment qui n'a pas encore reçu de consécration littéraire ni picturale. Sans aucun parti-pris, cette œuvre vous prend, et l'on se sent dominé par une telle autorité que paraît impossible toute résistance à cette esthétique nouvelle. Quel élément confère donc au *Concerto* cette puissance ?

---

(1) Boris de Schloeser : *Igor Strawinsky* (Revue Musicale 1923, N° 2.

Le rythme... Lui seul, car il est une volonté en marche. Toujours un, il se décompose perpétuellement en accentuations diverses, binaires ou ternaires sans cesse superposées qui, à premier examen, semblent en rompre l'homogénéité ; l'unité est toujours sauve. Mais, alors qu'elle représente une évolution profonde chez Strawinsky et qu'elle fut partout acclamée, même... à Marseille, nos confrères ont en général méjugé cette œuvre significative.

Psychologiquement, ils ne l'ont pas comprise ; elle les a déçus *musicalement*. La croyance en le rythme et son culte, unique source de mouvement, seul générateur des sensations ou des sentiments doit l'expliquer et la faire aimer. Car dans cette polyphonie formidable il y a de la vie : chaque voix de ce prodigieux contrepoint en déborde. Et l'on assiste à ce spectacle intérieur véritablement magique que seul donne le contrepoint, d'une progression d'éléments divers, parlant chacun leur langue, ayant chacun leur autonomie, se passant les uns des autres et qu'une seule cause régit et solidarise : le rythme, en vue d'un seul effet : l'œuvre d'art. Passé le premier moment d'étonnement que suscitait en moi la nouveauté de cet art, j'avais l'impression très nette d'assister à la marche d'une armée de Croisés, de races et de mœurs différentes, unis par le même amour et tendant vers le même but.

Psychologiquement, l'œuvre marque chez Strawinsky un désir d'œuvrer en dehors de tout but scénique et de l'influence d'un art étranger. Cette tendance se remarque déjà dans l'*Octuor*. L'on sent qu'il cherche à simplifier de plus en plus sa personnalité ; il trace en effet à grandes lignes, néglige certains détails dont le pittoresque lui eût souri en d'autres temps. Par sa forme et sa portée, ce *Concerto* s'appuie sur les concertos de Bach. C'est une œuvre mûre, profonde, et que je crois voir, n'en déplaise au très savant Jean Marnold, au tournant de l'orientation musicale actuelle.

ERNEST MARION.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

Marseille a maintenant son Théâtre d'Opéra. C'est là un fait qui, en lui-même, peut n'intéresser que vaguement la vie musicale de notre ville. Produire, au cours de la saison, quel-

ques dizaines de Werthers, de Toscas, de Mignons, nourritures fort terrestres d'un public idolâtre de faux Dieux, cela serait tout à fait en marge de ce que j'ose appeler la musique. Mais parmi toute cette ivraie — inévitable, hélas ! — quelques bons grains ont jeté tige. Deux belles représentations de l'admirable Samson, deux séances de danses symphoniques, l'annonce d'un prochain Lohengrin et de quelques créations intéressantes, la réconfortante constatation de l'excellence de l'orchestre, voilà qui peut réjouir tout honnête homme et lui permettre de grands rêves...

Si nous tournons nos regards vers la Salle Prat, nous ne voyons, là aussi, que raisons d'espérer. A la suite d'une Commission des Programmes éclectique, capable, malgré son intelligente pondération, des audaces les plus dangereuses (on a sifflé au Concert Strawinsky), notre orchestre symphonique s'engage résolument dans la grande voie au seuil de laquelle nous le voyions naguère hésiter. Pour éduquer vraiment, complètement, un public très averti et qui suit de très près le mouvement de son époque, il faut, non seulement lui inspirer le respect et l'admiration des grands Classiques, mais encore satisfaire sa curiosité des nouveaux horizons ; connaître le passé serait une religion de fakirs, s'il ne s'y ajoutait l'intelligente inquiétude des aspirations modernes. Présenter impartialement, avec le plus grand désir de sincérité, les esthétiques les plus diverses, voilà une tâche qui mérite qu'on l'encourage et qu'on la soutienne.

L'orchestre fait preuve d'application — une très correcte exécution de l'héroïque en témoigne — ses jeunes éléments, malgré d'inévitables maladresses, semblent devoir s'assimiler assez rapidement à la masse constituée. Dans son état actuel, l'exécution de certaines grandes œuvres symphoniques, telles que demeure encore périlleuse. Est-ce à dire qu'il doive s'interdire la grandiose Ré Mineur de Franck ou la valse de Ravel, lui les tentatives hardies, voire même téméraires ? Pas le moins du monde, s'il les aborde avec la conscience lucide de leur grandeur et de sa propre faiblesse, s'il sait s'imposer un travail parfois ingrat, et accepter du chef les disciplines nécessaires. Quand on a le désir sincère de faire bien, et d'aller toujours plus haut, on peut espérer beaucoup réaliser.

Parmi les séances intéressantes, signalons particulièrement une deuxième partie consacrée à M. Ravel, le Concert Strawinsky, une symphonie de Dvorak, une belle page de Balakirew, le

Pelléas de Fauré; parmi les virtuoses, Pollain, Iturbi, Lydie Demirgian, Noëla Cousin, Lina Falk.

Le groupe Ch. Bordes, dont on a vu plus haut la belle initiative, nous promet le Castor et Paulux de Rameau.

Il me serait agréable de compléter cette étude forcement succinte de la vie musicale à Marseille en disant quelques mots des intéressantes séances de la Société de musique de Chambre. Malheureusement, ces manifestations sont le privilège exclusif d'une élite, qui semble se soucier fort peu de diffusion et de propagande, encore moins d'éducation musicale.

Et c'est grand dommage pour la cause de l'art.

G. MOUREN.

VINCENT D'INDY ET LE GROUPE CH. BORDES

Et le Maître au beau visage tint sa baguette levée au-dessus du silence.

Alors, dans la pénombre de la fonderie, traversée de lueurs rouges, parmi la clameur des marteaux pétrissant le bronze, dans la chaude haleine des êtres et des choses au travail, nous vîmes surgir la cloche emblématique. Le vieux fondeur la regarde avec orgueil, avec mélancolie aussi, car elle lui rappelle tant de chers souvenirs! Et soudain, la noble amie de l'homme prend son essor dans la lumière. De son babil joyeux, elle applaudit au baptême de l'enfant; sa large bénédiction s'épand sur la foule recueillie, plus haute que le credo des prêtres; elle se fond en larmes de bonheur au cœur de la mère éblouie; elle déferle au front du petit être dont elle chantera plus tard les amours, avec qui elle gémira dans l'affliction, et qu'elle accompagnera d'un dernier adieu au seuil de cette vie.

Heure solennelle. Cette noble figure de vieillard au pupitre, ce grand créateur, l'un des plus hauts sommets de notre musique, offrant son art à la charité et se penchant modestement sur cet orchestre bénévole, c'était grand. Maître, ceux qui vous virent ainsi ne vous oublieront plus.

L'orchestre, réuni et éduqué par les soins de M. Pierre Lacour, directeur du groupe Bordes, se montra digne d'un tel chef. Les chœurs eurent une large part du succès dans de délicieuses chansons anciennes chantées à capella; je n'aurais garde

d'oublier Mme Audibert et M. le docteur Choux, qui apportèrent à cette belle manifestation leur talent et leur dévouement, tous deux au-dessus de tout éloge.

Je félicite tout particulièrement Mme Bergeron-Brachet, virtuose violoncelliste, qui fit valoir des dons précieux d'exécution et de musicalité dans le Choral varié de V. d'Indy et une délicieuse Sonate en Concert de Vivaldi.

Ce groupe, qui nous a déjà présenté des œuvres telles que la Création de Haydn, affirme sa volonté de faire toujours mieux. Nous l'assurons de toute notre sympathie, et nous nous ferons un devoir de suivre avec l'attention la plus bienveillante son ascension vers le beau.

G. MOUREN.



La Peinture

Exposition YVONNE-A. LÉE et PAUL DUPRÉ

La Galerie Detaille ne se contente plus d'être classée parmi les méilleures, elle devient, maintenant, une arène. Mlle A. Lée et M. Dupré y exposent des œuvres de combat. A peine l'inauguration faite, tout ce que Marseille compte de gens s'intéressant à la Peinture se divise en deux camps : les Enthousiastes et les Détracteurs, les Modernes et les Pompiers... C'est beaucoup d'honneur pour peu de choses.

Il y a quelques bonnes toiles dans cette exposition de Mlle Lée. Un portrait de femme très brune sur un fond noir et or. Un autre portrait, paraît-il, tête blonde, étrange et fine, qui dénote un joli tempérament d'artiste et un San Giorgio Maggiore qui serait délicieux si le ciel n'était pas mal peint dans une tonalité sourde et désagréable. C'est tout.

Le reste... Mon Dieu le reste est fait pour attirer les hurlements des Bourgeois, comme on disait aux temps héroïques.

Il n'y a plus de Bourgeois, le Romantisme les a tués. Aujourd'hui, ce sont ces bourgeois qui crient le plus fort au chef d'œuvre devant la pire des incohérences, si grand est leur effroi de paraître incompréhensifs.

Il n'y aurait pas davantage à dire sur cette exposition. Il suffirait d'attendre de Mlle Lée, qui est très jeune, des œuvres un peu plus mûries et un ensemble plus homogène qui permettrait de discerner un tempérament de peintre. Pour l'instant, nous ne dégageons des quelques trente toiles présentées que le désir de faire quelque chose de remarqué, sinon de remarquable. Où trouvez-vous l'unité dans ces toiles exposées ? Nulle part. Les deux poreux ? Quelle couleur, quelle facture les unit aux cinq ou six traits dont je vous parlais tout à l'heure, quel lien les unit entre autres ? Comment comprendre le but que veut atteindre l'artiste (je me place au seul point de vue artistique, car le but à atteindre est par trop visible ailleurs), si l'on considère les différents métiers utilisés semble-t-il à tort et à travers. Voyez, le San Giorgio Maggiore, flou et délicat comme un Le Sidaner en certaines parties. Voyez Santa Maria della salute, peinte comme Moncel,

en camaïeu, d'un bleu plutôt désagréable. Voyez, toujours en restant à Venise, le « Palais » qui rappelle Utrillo, en ce qu'il a de plus fâcheux, cette fausse naïveté qui n'en impose à personne. Où est Mademoiselle Lée, là dedans ? Pour ma part je la cherche encore — non, je ne la cherche pas, je l'attends.

Du reste ce sont là petits tableaux que le public n'aura pas remarqués. Le public sera plus naturellement allé vers les grandes compositions. Elles étaient faites pour cela. Il aura béé d'admiration devant « Le Marchand d'Orient » et aura sacré Mlle Lée grande coloriste, parce que les verts auront voisiné avec les rouges et que les jaunes auront coudoyé les bleus, « les bleus profonds, moelleux, glacés, mystérieux gorgés de lumière », qui ne sont après tout que des bleus... d'outre-mer. Ah ! Carrière était un grand coloriste pourtant et il n'employait qu'une seule couleur. Et Daniel Vierge ? et l'admirable Daumier, qui, il n'y a pas encore un mois, faisait clignoter nos paupières comme si le soleil blessait nos yeux rien qu'avec quelques traits et... le sens de la lumière. C'est « la Gondole » qui attirera les regards des Béotiens compétents, tellement admiratifs qu'ils en oublieront de chercher où se trouve la tête de la femme nue qui se pâme dans la gondole. Quand on est pâmée à ce point là, du reste, rien d'étonnant à ce qu'on perce un peu la tête. Oh! les yeux fascinateurs de la femme au torse nu qui offre ses seins parmi d'autres « Primeurs » qu'ils sont profonds et attirants... mais qu'ils sont faciles à faire. Non, tout ça, ça n'est pas sérieux. C'est de la peinture pour « mondaine désirant être dans le mouvement » et le véritable tour de force c'est de nous donner une envie folle d'aller voir « la Source » d'Ingres.

Et puis... et puis... c'est un peu délicat à exprimer, mais il y a aussi quelque chose qui me choque. Je trouve qu'il y a dans ces tableaux beaucoup trop de femmes nues qui se pâment devant d'autres femmes plus ou moins déshabillées. Je sais bien qu'il y a une certaine satisfaction à voir épingler sur chacun de ses cadres quelques vers de Beaudelaire, mais je pense tout de même qu'il n'est pas indispensable à l'Art de les vouloir extraits seulement d'une des « Pièces condamnées ».

J'ai beaucoup accusé Mlle Lée. J'ai l'habitude, dans ces études mensuelles, de ne parler que de ce qui m'intéresse et l'artiste dont je m'occupe en ce moment m'a montré des qualités que je regrette de constater perdues dans un tas de choses qui n'ont rien à voir avec la peinture. Je voudrais bien pouvoir l'absoudre... Hélas, elle ne m'a pas confessé grand chose.

Je voudrais de même dire quelques mots de M. *Paul Dupré*, mais je le cherche lui aussi et, à part un camaïeu dans la manière de Moncel (lui aussi, mais terre de Sienne au lieu de Bleu). Je n'ai pas trouvé une autre inspiration et un autre métier que de M. Guiraud de Scévola, avec, en moins la recherche du ton élégant et Monsieur Paul Dupré ne nous ayant pas convié à venir, en la Galerie Detaille, parler de M. Guiraud de Scévola...

*
* *

Encore un moderne, mais un authentique alors, venu tout droit de Paris pour apprendre aux Marseillais comment il faut voir la nature. C'est la *Galerie d'Art Moderne* qui nous le présente en la personne d'*André Lhôte*. Cet artiste est un personnage considérable, il sera de l'Institut lorsque le régime des Soviets aura remplacé la République, ce qui ne nous rajeunira pas.

Pour l'instant, il ne m'a pas convaincu et je ne suis pas encore parvenu, malgré l'excellence de ses leçons à voir la nature divisée en un certain nombre de petits triangles de couleurs différentes et malpropres. Cela, maintenant, s'appelle construire — Monsieur André Lhôte construit. — L'entrepreneur de maçonnerie du coin aussi, mais quand il construit, à l'inverse de M. Lhôte, cela tient debout et... mais, je vous demande pardon, je suis en train de ne pas dire beaucoup de bien de M. Lhôte. Quel pompier puis-je être ? Comment, j'en suis encore à vouloir qu'un corps de femme soit harmonieux, je désire platement qu'un ciel soit fluide et un fond délicatement estompé de brume ? Comment puis-je oublier que l'on rit encore des critiques (car je fais ici de la critique, n'est-ce pas ? de la critique d'art encore) qui ont déclaré que Delacroix peignait avec un balai ivre, que Manet ne savait pas peindre et que l'Impressionnisme serait la honte de l'Ecole Française.

Mon Dieu oui, je vais faire chorus avec les gens de peu de discernement, je me range ridiculement dans le lot de ceux qui se mordront les doigts dans dix ans... ou plus, en voyant que Lhôte a « fait » quelque dix ou vingt mille francs à l'hôtel Drouot. Je n'y aurai certes rien gagné à cette vente, mais je n'y aurai rien perdu, car je ne payerai pas quarante sous la joie d'avoir pour moi tout seul les petits triangles superposés de M. Lhôte. Allons, puisque nous sommes encore à la Galerie d'Art Moderne, nous rafraîchir le regard devant les beaux *Fré-*

gier, les frais *Apy Vivès*, les délicats *Poggioli*, les somptueux *Audibert*, les amusants *Eller* et les robustes *Durand Rosé*, en nous disant qu'un peintre de talent qui est toujours sincère marquera bien sa place parmi les artistes de son temps en exprimant franchement ce qu'il sent dans la langue qui est la sienne.

*
* *

GALERIE COTTARD. — *Garibaldi* et *Crémieux* présentent quelques-uns de leurs derniers tableaux. Nous ne pouvons pas en parler ici. Ces messieurs ont appris leur métier, ils le connaissent parfaitement, mais, véritablement, notre idéal artistique est beaucoup trop éloigné du leur pour que nous puissions essayer de nous comprendre. Je prédis un très gros succès de vente à MM. *Crémieux* et *Garibaldi*.

Ça n'a pas beaucoup d'importance.

*
* *

A LA MAISON DES ARTS. — *Rouvière* expose lui aussi. Qui ne fait pas sa petite exposition ? Ce sont des aquarelles. Croyez-le sur ma parole : je vous assure que ce sont des aquarelles. Vous le croyez ? Et bien ça suffit ! Vous en verrez comme ça une centaine d'autres dans les vitrines marseillaises. Il y en aura de mieux, il y en aura même de plus mal, mais ça s'appelle toujours des aquarelles.

Quand on pense à *Turner*, quand on pense à *Boudin* et même à *Casimir Raymond*, on regrette que la langue française soit si pauvre.

*
* *

GALERIE OLIVE. — *Exposition Albert Coste*. — Voilà enfin de la peinture sincère, intéressante et qui n'a pas besoin pour être moderne de jazz-band ou d'étrangeté. Déjà nous avions remarqué cet artiste l'an dernier, au Salon des Artistes Provençaux, pour lui reprocher, d'ailleurs, ses attaches un peu trop visibles avec *Maurice Denis*. Cette influence est encore manifeste ; d'autant plus que sont exposées encore les deux toiles critiquées l'année passée. Mais il est réconfortant de constater que les tableaux d'une période plus récente se dégagent de cette emprise et laissent percer une personnalité suffisamment nette pour que

l'influence du professeur ne soit plus blâmable. Il y a longtemps que nous n'avions eu le plaisir, à Marseille, d'admirer un ensemble aussi satisfaisant.

De toutes les toiles exposées, celle qui se détache nettement du lot est à mon avis « les Joueurs de Boules ». Gestes précis, raccourcis, audacieux, scène provençale bien vue, bien observée, tonalité générale agréable, dessin et facture très personnels ; il n'en faut pas plus pour faire un bon tableau quand les personnages sont baignés de vraie lumière et évoluent dans une atmosphère respirable. Je ne reprocherai (oh ! très léger reproche) à M. Coste que les taches de soleil du premier plan, qui me semblent un peu sourdes, comparées à la large coulée lumineuse qui réchauffe le sable du fond. Une étude, « Le Port », plaît par ses qualités de couleur — qualité dominante chez M. Coste, qui a pris de Maurice Denis, lequel le tient des impressionnistes, le goût du ton franc et propre. Voilà un goût que l'on ne rencontre plus guère aujourd'hui. D'excellentes « natures mortes », dont la parenté avec *Frégier* est incontestable, malgré l'abîme qui semble séparer ces deux peintres. Ils ont tout de même un égal amour de la vérité et c'est cela qui les rapproche.

La Parabole est une scène biblique où l'influence de Denis est certaine. Mais c'est cependant de l'Albert Coste, par des riens indéfinissables que chacun sentira cependant. J'aime beaucoup cette transposition de la réalité dans les scènes d'Evangile. Cela en fait ce qu'elles devraient être, des pages de la vie champêtre aux premières années de l'ère chrétienne et cela permet de la considérer avec intérêt. Il faudrait tout citer avec éloge pour rendre l'impression que l'on éprouve en parcourant la Galerie Olive. C'est impossible, les pages m'étant mesurées. Je vous citerai encore les « Baigneurs », « L'Annonciation », « L'Intérieur », avec le jaune des mimosas s'enlevant sur le fond noir d'un piano d'une manière vraiment prestigieuse un très bon « portrait ». Un beau paysage d'« Oliviers » des vitraux qui gagneraient à être réalisés et des bois très heureux qui affirment un véritable tempérament d'artiste.

Olive est un heureux homme ; les artistes viennent à lui comme à un patron naturel. Il nous les présente sans égoïsme ; Olive est un brave homme. M. Albert Coste est un peintre très séduisant.

*
* *

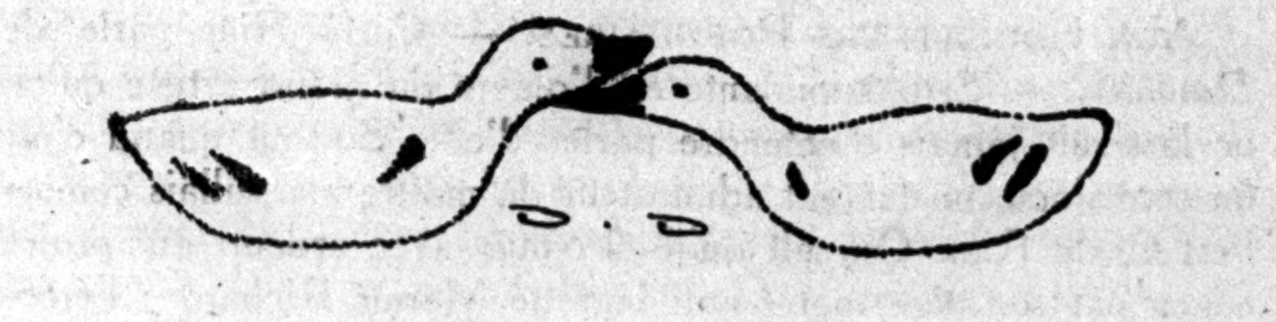
Chez *Moullot*, rue de la Darse, un certain nombre de petites

gouaches amusantes de M. *Magnat*. Evidemment, ça n'est pas de l'art; c'est petit et très drôle... mais c'est spirituellement bien fait et je tiens M. Magnat pour beaucoup plus artiste que certains pontifes qui nous ennuient avec d'immenses machines à dormir debout. Allez voir derrière la vitrine « Histoire avec Paroles » et surtout « L'Enfance de Jean des Figues », et vous m'en direz des nouvelles. Dites-moi si, après avoir souri d'abord, vous n'avez pas été pris par la vérité qui se dégage de ce paysage provençal aussi classique dans ses lignes de collines que le plus estimé des Guigou. Sans tapage, sûrement sans prétention, M. Magnat fait de la bonne besogne.

*
* *

J'avais, dans mon dernier article, consacré quelques lignes de Rome. Une erreur de mise en page ne m'a pas permis d'en enthousiastes aux céramiques de M. Veillard, exposées 132, rue rendre compte et il est aujourd'hui trop tard pour le faire. Je voudrais cependant vous signalr ce probe artiste, qui, lui aussi, dans un domaine que l'on considérait, que l'on considère encore un peu comme inférieur, montre bien que tout moyen est bon pour exprimer sa pensée. L'artiste, qui a quelque chose dans le cœur, peut le manifester par quelque procédé que ce soit. Une émotion réelle est toujours partagée, qu'elle se soit concrétisée aux flancs d'un vase ou sur les murs d'une chapelle. M. Veillard nous en a apporté la preuve.

HERREM.



ÉCHOS

Aux Amis des Lettres. — *Conférence de Colette Yver.* — Toute gracieuse sous ses frisons pâles et sa coiffe d'infirmière, la romancière si goûtée des femmes nous a parlé de celles de demain. Mon Dieu, que peut-on bien dire sur nos compagnes, leur évolution, leur nouveau visage qui n'ait été dit ? Mais l'auteur de tant d''œuvres à la dévotion du passé a été touchée par la grâce du présent. Elle a rencontré la vraie femme d'après-guerre, nos sœurs, leurs années et auprès d'elles a compris son erreur. Trop fine et trop féminine pour ne pas sentir à quelle hauteur véritable montait l'Ere nouvelle, qui, ne renonçant à aucun des devoirs traditionnels, s'initie à la vie de l'esprit, prend conscience d'un rôle social et s'efforce de collaborer avec l'homme, son ancien maître, elle essaya de lui tracer un merveilleux horoscope. Point n'est besoin, madame, de lui montrer la voie qu'elle a trouvée toute seule et sur laquelle elle vous a forcée d'ouvrir les yeux. Cette voie, c'était la seule possible d'ailleurs, et c'est la plus belle qui lui fut donnée de prendre pour son émancipation nécessaire. Quant à nous, comme vous le disiez si bien, loin de nous en plaindre, nous battons des mains à ses succès et ne trouvons rien d'aussi charmant, d'aussi précieux, d'aussi reposant qu'une femme avec laquelle on puisse enfin délaisser les inévitables pauvretés de jadis, et ne plus se croire obligé de flirter ! Inutile d'ajouter que le sujet convenait à l'auditoire; la conférencière en reçut d'enthousiastes preuves.



Aux Educateurs Populaires. — *Carlo Rim* parle de *Daumier.* — Si passionnante est l'œuvre du grand artiste qu'on ne lasserait jamais d'entendre parler d'elle. Surtout quand c'est un convaincu, un fervent admirateur du maître marseillais comme l'est Carlo Rim. On sait qu'il se voue avec ardeur au projet conçu par son père, notre ami regretté Marius Richard : l'érection du monument Honoré Daumier à Marseille.

Donc, Carlo Rim ne néglige rien pour faire aimer celui qui fut son révélateur à l'âge où l'on veut des idoles. Par la parole

et l'action, il poursuit le programme du comité dont il est l'âme : il organise des conférences, publie des études, fouille des collections, rassemble les œuvres, et donne actuellement, avec la collaboration de Detaille, la plus belle rétrospective du maître qu'on ait tentée.

Nous écoutions hier, dans la vaste salle des *Educateurs Populaires*, garnie par un auditoire attentif, sa parole chaude, que nous retraçait encore la vie du grand peintre. Il semblait, tel est l'intérêt que notre ami suscite toujours, que nous l'entendions pour la première fois. D'ailleurs, plus largement nourrie, enrichie de projections précieuses, sa conférence gagnait en force et en charme et nous souhaitons à tout Marseillais le plaisir que nous prîmes à l'entendre.

*
* *

CONFÉRENCE DE GASTON RAGEOT. — Entendre Gaston Rageot est un bonheur trop rare pour la province ; aussi faut-il voir l'affluence de ses admirateurs quand ce conférencier, l'un des meilleurs de l'heure, veut bien accepter l'invitation des *Amis des Lettres*. Son dernier entretien — si ce mot peut convenir à ce qui n'a pas plus la froideur impersonnelle de la conférence que l'emphase flottante du discours, et qui est, à proprement parler, un film de l'esprit, un livre qui s'ouvre et déroule son impeccable ordonnance, sa richesse et son art; son dernier entretien porta sur deux grandes figures disparues : Anatole France et Maurice Barrès. Il est des comptes rendus qui peuvent à la rigueur reproduire l'essentiel d'une conférence, il en est même qui leur ajoutent un relief dont elles furent privées, mais ici tout effort de ce genre est par avance infructueux; résumer Gaston Rageot c'est le trahir, c'est imposer au scintillement du verbe un verre dépoli que le châtre de tout éclat, c'est priver une pensée de ses atours vraiment royaux, de son élégance, de sa sève qui jaillit en incidents, en effloraison d'images, en élans lyriques. Le grand critique qui écrivit naguère des études vigoureuses sur la *Beauté* a développé avec un incontestable virtuosité la proposition suivante : France et Barrès sont tous deux fils spirituels de Renan, l'un a continué son scepticisme, l'autre son mysticisme; ils reflètent chacun l'un des aspects de ce religieux incroyant. Dans ce tryptique, Renan est le panneau central, France et Barrès sont les volets.

Il n'y a rien à dire à cet éblouissant parallèle. Tout est dans tout — et il y a en effet dans l'œuvre de ces trois maîtres d'in-

contestables filiations. Que ne pêcherait-on pas dans les œuvres de Renan et de France ! ils se ressemblent par maint côté : Renan plus mœlleux, plus velouté, plus fervent parfois ; France plus voltairien, plus objectif, plus désespéré. Mais c'est la même lignée, on l'a assez reproché à M. Bergeret. Pour Barrès, c'est un peu différent, et la foi profonde que M. Gaston Rageot apporte dans ses élans lui voile peut-être la sécheresse radicale de l'œuvre Barrésienne. Toute en aspirations, auxquelles se dérobe l'amour; toute en ferveurs privées de réelle flamme, galopade haletante sous le fouet de la curiosité qui la cingle d'exaspérations et de désirs, il lui manque le flux profond qui monte sans arrêt des âmes dyonïsiennes et cette sève d'ardeur et de bonté qui suinte autour des grands cœurs. Œuvre d'art rare, belle, fruit le plus curieux de l'époque après Loti, mais sans générosité, sans cet enthousiasme, où le moi s'extravase sur l'être universel. Il lui a manqué la poésie de la charité et la noblesse de l'amour.

Mais nous respectons trop la filiale amitié que M. Gaston Rageot porte à son maître pour lui en vouloir de sa louange enflammée; il est beau, il est trop rare, nous l'avons vu, hélas, pour la mort de France, d'entendre d'aussi pieux accents.



DANS THÉATRA. — Le dernier numéro de notre confère, qui se consacre avec bonheur au mouvement artistique de la province, contenait, en dehors des habituelles chroniques, un article de notre collaborateur Henry Malot, à propos du *Brelan de Joie*, que nous ne pouvons passer sous silence. Bravo Malot! Prendre la scatologie ou l'esprit du commis voyageur pour le véritable sel gaulois, quelle farce! On n'a vu en Rabelais que l'extérieur, la truculente façade parfois encombrée de bren et souillée d'urine sans se donner la peine de jeter un coup d'œil à travers les meneaux; et comme vous le dites, on y aurait vu les belles garces qui se retroussaient tantôt la cotte, impudemment, le long du mur, échanger de fins sourires entremêlés de graves propos sur l'éternité de nos ridicules. Mais ce qui caractérise l'humour de notre époque, comme toute époque d'ailleurs où la culture est méprisée, la pensée jobardée et l'art avili, c'est le manque absolu de profondeur; c'est la ride éphémère qui glisse sagement sur l'eau croupie, ce tremblement de gelée sans force intérieure sans impulsion profonde, sans âme et sans nerfs. De l'esprit gaulois, ce

Brelan de Joie! tout juste une réclame de brasserie et de réveillon!

Nous profitons de l'occasion pour féliciter hautement notre confrère de son remarquable effort. *Théâtra* a accompli un tour de force véritable : celui de présenter sous le même volume une matière du meilleur choix, mais beaucoup plus abondante. Ses chroniques sont rédigées avec soin et indépendance, certaines rubriques sont d'une lecture appétissante et je note avec plaisir des signatures comme Jean d'Uhalde, Fred, Miette, La Garçonne. Un banc pour notre confrère !

*
* *

LYCÉE MUSICAL. — Le 13 décembre, le Lycée Musical donnait, dans les salons de l'Hôtel Noailles, un Bal pour l'inauguration d'un cercle artistique qu'il a fondé, afin de produire régulièrement ses élèves. Cette fête, où assistait une élégante société, fut un événement dans les milieux mondains et a prouvé la faveur dont jouit le Lycée Musical dans notre ville.

*
* *

MARSEILLE SUR LE VIF. — Sous ce titre évocateur, notre confrère Hélène Saurel va faire paraître aux Editions des Tablettes, un volume de luxe, dans lequel elle a remarquablement et très heureusement fixé les divers aspects, et types de notre grand port.

Ecrits en un style nerveux, précis et vrai, ces tableautins seront illustrés de 38 dessins, dont deux en couleurs du peintre L. R. Eller, dont le talent est désormais consacré.

Le tirage de ce volume étant rigoureusement limité, les amateurs seront bien inspirés en retenant leur exemplaire aux Editions des Tablettes, 7, rue Clignancourt, Paris. Un spécimen de hors texte et de la typographie sera envoyé sur simple demande.

*
* *

A THALASSA. — *Conférence de Me Lassalarié.* — Il n'est pas inconvenant de prononcer le nom de Me *Lassalarié* après celui de Gaston Rageot. Le président de Thalassa, avocat aux dons remarquables de parole, avait entrepris de nous parler de l'ironie à travers la littérature et croyez que de cette tâche ingrate

il s'est étonnamment bien tiré. Comme son illustre émule des Amis des Lettres, le conférencier parlait d'abondance dans une langue qui souffrait l'écriture, en avait le nombre, la richesse et l'imprévu. A travers Rabelais, Molière, Voltaire, la comédie, la tragédie, la satire, jusqu'au pamphlet, il a poursuivi cette forme si subtile et si esthétique de la pensée ; il nous en a fait percevoir les aspects, les inflexions changeantes, les ressources et l'infinie variété de ses accents comme de ses formes. Elle est une nécessité de l'art auquel elle fournit le mieux pailleté de ses voiles comme une nécessité de la pensée qu'elle arme d'aiguillons et surtout du sourire. On pouvait ajouter qu'elle est nécessaire, parce qu'elle est universelle et qu'elle préside à la vie des êtres, à leurs rapports entre eux, à leurs souffrances, à leur néant, mais c'était trop élargir le cadre d'un entretien qui ravit l'auditoire tant par l'éclat de la parole que par les trouvailles de l'esprit. Cet auditoire était nombreux et manifestait un goût réel pour ces joies intellectuelles ; aucun doute qu'il ne vienne aussi dense, aussi empressé à la conférence qui suivra, celle de M. A. Perrin, sur la *Psychologie dans le Roman.*

Jean BALLARD.

L'ENQUETE DE FORTUNIO

Fortunio *va ouvrir une enquête. Notre collaborateur André Négis posera à tous les écrivains, artistes, hommes politiques en vue, la question suivante :*

« L'intellectuel de notre temps, le littérateur comme l'artiste, peuvent-ils encor s'en tenir à la tour d'ivoire ou doivent-ils s'occuper des affaires publiques ? »

Cette enquête plus que jamais actuelle suscitera certainement bien des réponses.

Lettre de Nice

Temps admirable durant tout janvier, un azur immaculé sans un seul jour de pluie ou seulement de nuages. Heureux pays ! Pendant qu'à Paris et à Londres on tâtonnait dans le brouillard, sur la place Masséna, la Promenade des Anglais, la route de Monte-Carlo et les Jardins enchantés de Beaulieu, c'était avril et son ciel de turquoise et ses brises parfumées de pins et de mimosas, car de même qu'il y a de vraies oranges aux orangers, il y a au feuillage grêle des mimosas des grappes couleur canari.

Un monde fou. Le matin, sur la Promenade, à l'apéritif-soleil, on vit passer MM. Aristide Briand, Vilbert et Max Dearly, Clément Vautel, Gomez-Carillo, Mlle Raquel Meller, Lucien Guitry, Mme Charlotte Lysès, Léon Bourgeois, M. Peytral, ministre de la République française; l'Agha-Kan, prince oriental immensément riche, mais très laid. Et j'en oublie certainement.

Nice fait penser à une belle courtisane ; on en dit du mal, mais tout le monde y vient.

*
* *

A propos de Raquel Meller, qui a chanté — et avec quel succès ! — à l'Eldorado, notre confrère *Sur la Riviera* a eu l'originale idée de demander à Gomez Carillo, qui la connaît (il fut son mari) une page sur la charmante créatrice de *la Violeterra.* Carillo a écrit cette page. C'est une apologie intelligente, sincère, affectueuse du tempérament dramatique si divers, si souple, si intense et si sobre à la fois, de la petite Violeterra.

Le geste de Carillo est noble. Il est touchant, lorsqu'on pense que la vie l'a désormais séparé de celle dont il chante, avec un tel enthousiasme, le talent prodigieux.

Le soir de ses débuts à Nice, Raquel a chanté devant un public très mélangé, malgré le tarif exorbitant des places.

Dans une avant-scène, un restaurateur niçois, plus connu par son sobriquet que par son nom, était encadré par deux jeunes personnes pour lesquelles les trottoirs de Nice n'ont plus de secret.

Raquel Meller, entonnant le premier refrain de *La Violeterra,*

s'avance vers le jovial spectateur en sandwich dans sa baignoire et lui offre un bouquet. Le geste, gracieux, s'attarde.

— *Et lanssa!* s'écrie en nissard le restaurateur impatient.

Raquel, stupéfaite, arrête son geste. Alors, l'homme en sandwich se lève et d'un bond saisit le bouquet.

— *Bruto!* murmure Raquel entre ses dents.

Le restaurateur applaudit.

*
* *

Les gens qui le connaissent ont pu voir sur la Promenade des Anglais l'auteur de *Kyra-Kyralina* : Panaït Istrati. Pendant que la Presse parisienne le déclarait caché en quelque coin mystérieux, le lauréat du « Prix Sans-Nom » se chauffait au soleil de la Baie des Anges, sur ce ciment international où il déambula jadis avec ses compagnons de travail : les photographes ambulants. Car on sait que Istrati connut la grande mouïse et qu'après avoir voulu se tuer, il acheta un appareil et s'en vint à Nice photographier en marchant à reculon, comme il se doit, les voyageurs cosmopolites qui veulent épater leurs amis.

*
* *

On est allé visiter au Palais Baudrand, boulevard Victor-Hugo, l'exposition de la société des Beaux-Arts. Cette galerie comprenait les œuvres de Jacques Madyol, Ugo Cossettini, Gamba de Preydour, Bessy, Gill'O et un groupe d'indépendants, parmi lesquels P. Signac, Ed. Fer, M. Luce, L. Valtat, Desgranges, M. Arnaud et Picaut le Doux.

Impossible de nous livrer ici à une critique détaillée. Disons toutefois que, dans son ensemble, cette exposition fut intéressante et valut d'être visitée. Des noms tels que Signac, Luce, sont de ceux qui illuminent un catalogue. A côté d'eux Edouard Fer, Cossettini, Madyol firent très belle figure. M. Henry-Marius marqua cette année un grand progrès. C'est un peintre et un poète. On nota pourtant avec surprise la présence dans cet te exposition de tableaux dont la place est un peu usurpée ; ne nommons personne et reconnaissons que c'est là le déchet obligatoire de ces sortes de manifestations où la courtoisie et la camaraderie ont leur large part, un peu trop large peut-être.

REYNOLD.